



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

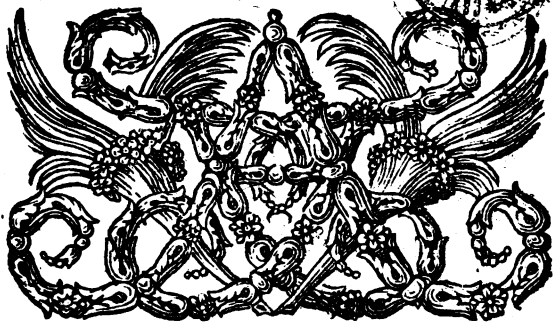


Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Septembre 1677
& plusieurs autres

TOME VII.



A L Y O N,

Chez THOMAS AMAULRY,
Libraire, rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY,



A MONSEIGNEUR

LE DUC

D B

MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE, &c.

Gouverneur de Monseigneur

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

*Quoy que le Mercure Galant semble
estre devenu le Livre de tout le monde,
cetuy que je prens la liberté de vous
offrir est tellement à vous, que j'ay crû
que vous ne desaproveriez pas que je
luy fisse porter vötre Illustre Nom. Ce
qu'il contient de plus relevé regarde l'E-
ducation de Monseigneur le DAUPHIN.*

â ij

EPISTRE.

C'est l'Article le plus étendu, parce qu'il est impossible de renfermer en peu de paroles le précieux Sujet de tant de veilles & de tant de soins; Et quel autre que Vous, MONSEIGNEUR, a autant de part que vous en avez à cette merveilleuse Education qui nous fait admirer dans ce jeune Prince toutes les qualitez qui le pouvoient rendre digne d'être Fils de LOUIS LE GRAND? C'est Vous qui luy inspirez les Vertus qui sont particulieres aux Personnes de son Rang. C'est Vous qui le faites entrer dans les Sentimens Politiques qui doivent estre la principale Eude des Souverains; Et le Roy luy donnant les véritables Regles du grand Art de regner, par les Memoires qu'il prend soin de luy dresser de sa vie, C'est Vous qui luy rendez ces secours sensibles, & luy apprenez à meriter par luy-même les avantages qui luy sont destinez par sa Naissance. L'honneur que vous avez reçu par le choix que cet incomparable Monarque a fait de Vous pour vous confier ce qu'après Luy la France a de plus cher & de plus Auguste, a esté fait par

EPISTRE.

d'autres Rois en differens Siècles aux plus considerables de l'Etat; mais ces Rois qui les ont choisis n'estoient point LOUIS XIV. Et comme ils n'avoient pas cette vive source de lumieres dont il est éclairé dans tout ce qu'il fait, ils ont pû donner à la faveur, ce que l'experience nous fait voir que vous vous estes attiré par le plus solide merite. Cette gloire, MONSEIGNEUR, est si éclatante & si particuliere pour Vous, que quoy que toute vôtre vie soit une matiere inépuisable d'Eloges; Dire que le Roy vous a fait Gouverneur de Monseigneur le DAUPHIN, & que les hautes Idées que vous luy avez fait prendre de ce qu'il est né, l'ont rendu ce que nous le voyons, c'est dire plus que les Panegyriques les plus achevez, ne pourroient faire concevoir des plus Grands Hommes. C'est aussi à cette seule louange que je m'arreste, & quelque liberté que je prenne de vous presenter cette Partie du Mercure, je me trouve en même temps contraint d'avouer que le Mercure ne doit point estre pour Vous. Il est leu partout, & on l'estime parce qu'en faisant

EPISTRE.

connoître les merveilles que produit tous les jours la France, il y a peu de Pais Etrangers où il ne donne sujet de l'admirer ; Mais, MONSEIGNEUR, quand il dira que vous estes d'une des plus nobles & plus anciennes Maisons du Royaume, que vous avez l'Esprit aussi grand que la naissance, que vôtre Courage les égale l'un & l'autre, & que malgré l'attachement que vous avez toujours eu pour les Belles Lettres, vous n'avez laissé échapper aucune occasion de vous signaler par les Armes, que dira-t-il qui ne soit connu dans tous les lieux où sa bonne fortune luy a fait trouver de l'accès ? L'Italie ne vous a-t-elle pas vu aux Sièges de Rosignan & de Casal donner dès vôtre jeune âge des marques de cette Valeur dont la Lorraine a depuis esté témoin, & que l'Alsace n'a pu s'empêcher en suite d'admirer, quand vous trouvant sous le feu Duc de Vüémur à l'attaque de la Ville & Forteresse de Brisac, vous y fistes tout ce qu'on peut attendre d'un Homme à qui les grandes Occasions inspirent la plus impatiente ardeur de se distinguer ? Je ne parle ny

EPISTRE.

des autres Sièges, ny d'une infinité de Rencontres qui ont toutes servy à faire éclater vôtre Courage. Je laisse la Bataille de Cerné, dans laquelle vous prîtes de vôtre main trois Etendars de Cavalerie. Avec quelle gloire n'avez-vous pas combattu en Allemagne, seul Maréchal de Camp de l'Armée que commandoit feu Monsieur le Marechal de Guebriant? La Haute & Basse Alsace, dont le Roy vous avoit confié le Commandement, n'oublieront jamais l'intrepidité avec laquelle vous avez tenu tête aux Ennemis, dont enfin vous ne pûtes éviter d'être fait Prisonnier de guerre, apres vous être exposé par tout où le plus pressant péril vous appelloit. Voilà de grandes Actions, MONSIEUR! Nos Histoires qui en seront pleines vous répondent de l'Immortalité que vous avez si bien meritée, & mes foibles expressions ne pouvant rien pour vôtre gloire, je ne découvre plus dans ce que je me hazarde à vous offrir, qu'un ambitieux motif d'amour propre, qui me fait souhaiter que tout le monde sçache la grace que vous me faites de



EPISTRE.

m'honorer de vôtre protection, & d'agréer que je me dise avec le zele le plus respectueux,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéissant
Serviteur, D.

LE



LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.
TOME VII.



PRENEZ-Y garde, Madame. Il n'y a rien de si propre à me gâster, que les loüanges, & vous m'en donnez de si flatteuses, qu'insensiblement je pourray en estre séduit. Si cela arrive, vous n'y trouverez pas vostre compte. J'entreray dans une présomption que vous aurez

Tomé VII.

A

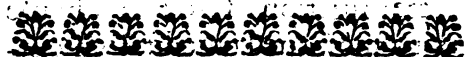
1 LE MERCURE

peine à vaincre , & il vous en coustera tout au moins des prières pour ces Lettres dont vous me témoignez faire tant de cas. Je veux croire que vous en estes contente , parce que vous avez de la bonté pour moy ; mais quelque vanité que vostre approbation me donne ; je conserve assez de raison pour voir que vous cherchez à me payer du soin que je prens de vous envoyer tous les Mois avec les Nouvelles ordinaires , ce que je puis recouvrer de plus curieux. Je ne me pique point de les assaisonner de ce tour fin & délicat qui redouble le prix des choses , & vous perdez vos obligeantes exagérations , si vous croyez me persuader. Demeurons donc , s'il vous plaist , dans les termes dont nous sommes convenus. Laissez-

moy vous écrire toujours sans fa-
 çon , & ne cherchez dans tout
 ce que vous recevez de moy,
 que les témoignages d'un zèle
 qui me rend plus sensible à l'a-
 vantage de vous satisfaire , qu'à
 l'esperance de m'acquérir la ré-
 putation de bel Esprit. Il est dan-
 gereux de l'avoir. Elle engage à
 une trop severe exactitude , pour
 ne laisser rien paroistre où l'on
 n'ait mis la dernière main , &
 cette sujétion seroit fâcheuse
 pour moy que la méditation em-
 barraisse , & qui prend toujours
 la voye la plus aisée pour sortir
 d'affaires. Je ne sçay si c'est estre
 de mauvais goust , mais ce qui est
 commode me semble si souhaita-
 ble par tout , que je ne puis con-
 damner ceux qui veulent de la
 commodité dans l'Amour mes-
 me. Il s'est fait une petite Piece

4 LE MERCURE

là dessus qui me met encore davantage dans leurs sentimens. Je ne vous puis dire de qui elle est: Elle m'a esté envoyée de Roüan, avec priere de ne me point informer du nom de l'Autheur. Le terroir est bon pour les Vers; & il n'en vient gueres de méchans de ce Pais-là. Voyez si je me trompe, en croyant ceux-cy assez agreablement tournez pour vous plaire.



L'AMOUR COMMODE.

HE bien, mon cœur facile & qui
par tout se rend,
Pour quaire ou cinq Beaux en mesme
temps soupire,
Entre nous, belle Iris, est-ce un crime si
grand
Qu'il faille y trouver tant à dire?

GALANT.



Si j'ay dequoy vous engager ,
Parce que j'ayme ailleurs en dois-je moins
vous plaire ,
Et pour quelques douceurs qu'on me voit
partager ,
Ne scaurois - je estre v^{otre} affaire ?



Rendez plus de justice à ma sincerité .
Si j'en conte en tous lieux , c'est sans estre
volage ,
J'ayme tant que l'on m'aime , & cette
fermeté
Vaut bien qu'avec moy l'on s'engage.



Il est vray qu'absent des beaux yeux
Dont mon ame charmée adore la lumiere ,
Pour finir des jours ennuyeux .
Je n'ay pas la main meurriere.



Le cours où je prétens qu'on se plaise à
me voir ,
Je ris , je chante , je folâtre ,
Et regarde le Desespoir
Comme une vertu de Theatre.

LE MERCURE



C'est estre, je l'avoue, Amant peu re-
gulier,
Mais je fais tous les maux que le chagrin
fait naître,
Et si c'est là n'aimer qu'en Ecolier,
Bien me garde d'aimer en Maître.



Après tout, le repos estant un bien si
doux,
Aime-t-on afin qu'on enrage,
Et pour sécher d'ennuy d'estre éloigné de
vous,
Voulez-vous en verray-je davantage ?



Les plaintes, les langueurs, les soupirs,
les sanglots,
Me rendront-ils ce que m'oste l'absence,
Et n'est-il pas plus à propos
Qu'après l'avoir perdu je prenne pa-
tience ?



L'amour de tous les maux est le plus dan-
gereux,
Quand trop d'attachement nous livre à
son caprice,

GALANT. 7

Et je ne sçache point d'employ si malheureux,

Que de se faire Amant d'office.



*A chaque occasion il faut avec transport
S'arracher les cheveux, se battre la poi-
trine,*

Être tout prest de courir à la mort.

On du moins en avoir la mine.



Franchement, ce mestier est des plus fatigans,

*Il a mille chagrins qui rarement s'appai-
sent,*

*Et ce n'est pas à tort qu'on nomme extra-
vagans*

Les pauvres Dupes qui s'y y voient.



Aime par regles qui vondra *1993*

Jamais ce ne fut ma methode ,

*Je m'offre, & sans songer comme le taux
ira,*

Je prends d'abord du plus commode.



Mes vœux n'ayant pour tout objet

A iiij

LE MERCURE

*Que de rendre heureux ce que j'aime,
Pour reüssir dans ce projet
Je croy devoir toujours commencer par
moy-mesme.*



*Ainsi , charmante Iris , si mon humeur
vous plait ,
N'examinez rien autre chose ,
Aimez-moy sans prendre interest
Si de mon cœur quelqu'autre ainsi que
vous dispose.*



*Tant que je vous verray , je seray tout à
vous ,
Point de souvenir des Absentes ,
Vous allumerez seule en des momens si
doux
Mes passions les plus ardentes.*



*Dans quelque passe-temps que vous vñeil-
liez donner ,
J'y donn'ray sans le combattre ;
Et si vous voulez badiner ,
Je seray badin comme quatre.*



Je ne dis pas , quand vous m'aurez quité ,

GALANT.

9

Qu'attendant que je vous revoye ,
Je n'aille d'un autre costé
Faire un nouvel amas de joye.



Mais ces égaremens facheux aux cœurs
jaloux ,
Ne peuvent estre à vostre honte ;
Ce que je feray loin de vous ,
Ne sera point sur vostre compte.



Dans le temps où tous deux nous ne nous
verrons pas ,
Comme d'aucun plaisir je ne veux me de-
fendre ,
Ne vous faites point d'embaras
De tous ceux que vous pourrez prendre.



Recevez des Amans , écoutez leurs dou-
ceurs ,
Et quand de nous revoir l'heure sera ve-
nue ,
Prenons ce que chacun nous aurons fait
ailleurs ,
Comme chose non avenue.



Sans nous inquieter de rien ,

A V

10 LE MERCURE

Faisons - nous le mesme visage
Que si vostre cœur & le mien
Estoient demeurez sans partage.



Comme d'amour tout transporté,
Le vous feray mille caresses,
Vous pourrez y répondre en toute seu-
reté
Par vos plus flatteuses tendresses.



Me faire des faveurs, c'est ne rien ha-
zarder,
Je suis discret, & recevant des vostres,
Vous aurez beau m'en accorder,
Je n'en parleray point aux autres.



A ces conditions si je suis vostre fait,
Belle Iris, vous n'avez qu'à dire,
Cherchons en nous aimant l'amour le plus
parfait,
Mais n'aimons jamais que pour rire.

Si tout le monde suivoit ces
Maximes, l'Amour ne causeroit
pas tant de malheurs, & l'em-
portement inconsideré d'un Ja-

loux n'auroit pas donné lieu à l'Avanture que vous allez entendre.

Une Dame bien faite , jolie, spirituelle , enjouée , vertueuse dans le fond , mais ayant l'air du monde , & trouvant un plaisir sensible à s'entendre conter des douceurs , ne pût s'empescher de s'abandonner à son penchant pendant l'absence de son Mary, que d'importantes affaires avoient appelé pour quelques mois dans le Languedoc. Il aimoit sa Femme , & elle meritoit bien qu'il l'aimast ; mais soit jalouse , soit délicatesse trop scrupuleuse sur le point-d'honneur , il estoit severe pour ce qui regardoit sa conduite , & il l'obligeoit à vivre dans une regularité un peu éloignée des innocentes libertez qu'elle auroit crû pouvoir.

12 LE MERCURE

s'accorder. Ainsi il ne faut pas estre surpris, si se voyant maistresse de ses actions par son depart, elle n'eust pas tous les scrupules qu'il avoit tâché de luy donner. Elle estoit née pour la joye, l'occasion estoit favorable, & elle crût qu'il luy devoit estre permis de s'en servir. Elle eut pourtant soin d'éviter l'éclat, & ne voulut recevoir aucune visite chez elle; mais elle avoit des Amies, ces Amies voyoient le beau monde, & l'enjoûment de son humeur joint aux agrémens de sa Personne, fit bientôt l'effet qu'elle souhaitoit. On la vit, elle plut, on luy dit qu'elle estoit belle, sans qu'elle témoignast s'en fâcher; les tendres déclarations suivirent, elle les reçut en Femme d'esprit qui veut en profiter sans se commettre; & là-dessus,

grands desseins de s'en faire aimer. Promenades , Comédies , Opéra , Fêtes galantes , tout est mis en usage , & c'est tous les jours quelque nouveau Divertissement. Cette maniere de vie aussi agreable que cōmode , avoit pour elle une douceur merveilleuse , & jamais Femme ne s'accommoda mieux de l'absence de son Mary. Les plus éclairés pourtant en fait de Galanterie , s'aperçurent bientôt qu'il n'y avoit que des paroles à esperer d'elle. Ils l'en estimerent davantage , & n'en eurent pas moins d'empressement à se rendre où ils croyoient la devoir trouver. Jusquelà tout alloit le mieux du monde ; mais ce qui gasta tout , ce fut un de ces Messieurs du bel air , qui sottement amoureux d'eux-mêmes sur leurs propres com-

plaisances, s'imaginent qu'il n'y a point de Femmes à l'épreuve de leurs douceurs, quand ils daignent se donner la peine d'en conter. Celuy-cy, dont une Peruque blonde, des Rubans bien compassez, & force Point de France répandu par tout, faisoient le merite le plus éclatant, se tenoit si fort assuré des faveurs de la Belle dont il s'agit, sur quelques Réponses enjouées qu'il n'avoit pas eu l'esprit de comprendre, qu'il se bazonna un jour à pousser les affaires un peu trop loin. La Dame le regarda fierement, changea de stile, prit son sérieux, & rabattit tellement sa vanité, qu'il en demeura inconsolable. Il se croyoit beau, & trop plein du ridicule entêtement qu'il avoit pour luy, il ne trouvoit pas ~~vray-semblable~~ qu'il se

fust offert sans qu'on eust accepté le Party. Il examina de plus pres les manieres de la Dame, la vit de belle humeur avec ceux qu'il regardoit comme ses Rivaux ; & sans songer qu'ils ne luy avoient pas donné les mesmes sujets de plainte que luy, imputant à quelque préoccupation de cœur ce qui n'estoit qu'un effet de sa vertu, il prit conseil de sa jalousie, & ne chercha plus qu'à se vanger de l'aveuglement qu'elle avoit de faire des Heureux son préjudice. Il en trouva l'occasion & plus prompte & toute autre qu'il ne l'esperoit. La Dame estoit allée à une Partie de Campagne pour quelques jours avec une Amie. Par malheur pour elle, son Mary revint inopinément de Lâguedoc le lendemain de cette Partie. Il fut surpris de ne la point

rencontrer en arrivant. Celle qui l'avoit emmenée hors de Paris estoit un peu en réputation de Coquete. Le chagrin le prit. Il forma des soupçons , & il y fut confirmé par l'amant jaloux, qui ayant sçeu son retour , fut des premiers à le voir. Comme ils avoient toujours vescu ensemble avec assez de familiarité , le Mary ne luy cacha point la mauvaise humeur où le mettoit l'imprudente Promenade de sa Femme. Cet infidelle Amy qui ne cherchoit qu'à se vanger d'elle, crût qu'il ne pouvoit prendre mieux son temps. Il la justifie en apparence , & entrant dans le détail de toutes les Connoissances qu'elle a faites depuis son départ, pour prévenir, dit-il, les méchans contes que d'indiscrets Zélez luy en pourroient faire, il

les excuse d'une maniere qui la rend coupable de tout ce qu'il feint de vouloir qu'il croye innocent. Le Mary prend feu. Quelques petites railleries que d'autres luy font, & qui ont du rapport avec cette premiere accusation, achevent de le blesser iufqu'au vif. Il s'emporte, il fulmine, & il auroit pris quelque resolution violente, si ses veritables Amis n'euffent détourné le coup. Tout ce qu'ils peuvent gagner pourtant, c'est qu'en attendant qu'il foit éclaircy des prétendûes galanteries de fa Femme, elle ira fe mettre dans un Couvent qu'il leur nomme à douze ou quinze lieuës de Paris. Deux Parêtes des plus prudes se chargent de luy porter l'ordre, & de le faire executer. La Dame qui connoiffoit la feverité de fon Mary, ne balance

18. LE MERCURE

point à faire ce qu'il fouhaite. La voilà dans le Couvent, dont heureusement pour elle l'Abbesse estoit Sœur d'un de ceux qui luy en avoiēt le plus conté, quoy que ce cōmerce fut demeuré inconnu à l'Amant jaloux. Ainsi elle ne manqua pas de Lettres de faveur pour tous les Privileges qui pouvoient luy estre accordez. Elle n'avoit pas trop besoin d'une recommandation particuliere. Ses manieres engageantes & flatteuses en estoient une tres-forte pour elle, & il ne falloit rien davantage pour la faire aimer de tout le Couvent. C'estoit une necessité pour elle d'y passer quelque temps, elle aimoit les plaisirs, & elle s'en fit de tout ce qui en peut donner dans la retraite. Elle nouïa sur tout amitié avec une jeune Veuve Provençale,

Pensionnaire du Couvent comme elle. Son langage la charma tellement (il n'y en a point de plus agreable pour les Dames) qu'elle s'attacha à l'étudier ; & comme il ne faut que vouloir fortement les choses pour y réüssir, elle s'y rendit si sçavante en trois mois, qu'on l'eut prise pour une Provençale originaire. Cependant il y en avoit déjà six qu'elle estoit recluse. Sa prison l'ennuyoit, & elle succomba à la tentation de venir à Paris *incognito* passer quinze jours avec ses Amies. L'Abbesse, quoy qu'avec un peu de peine, luy accorda ce congé à l'instance sollicitation de son Frere , à qui elle devoit ce qu'elle estoit. Elle se précautionne pour n'estre point découverte. Une Amie avec qui elle concerta son dessein , & qui se charge de luy faire donner

20 LE MERCURE

un Appartement en lieu où elle ne soit connue d'aucun Domestique , la va prendre à deux lieux de Paris , & la mène chez la Femme d'un vieux Conseiller, qui ne l'ayant jamais vue , la reçoit comme une Dame qui arrive nouvellement de Provence. Grande amitié qui se lie entr'elles. Il n'est parlé que de la belle Provençale , c'est sous ce nom qu'on songe à la divertir , & elle joue si bien son personnage, que ne voyant que trois ou quatre de ses plus particuliers Amis qui sont avertis de tout , il est impossible qu'on la soupçonne de n'être pas ce qu'elle se dit. Tout contribue à mettre son secret en assurance. Le quartier où elle loge est fort éloigné de son Mary, elle ne sort jamais que masquée avec la Femme du Conseiller, &

quand elle fait quelque Partie de promenade avec son Amie , ce sont tous Gens choisis qui en sont , & leur indiscretion n'est point à craindre pour elle. Trois semaines se passent de cette sorte. Elle prend ses mesures pour toutes les choses qui peuvent obliger son Mary à la rapeler auprès de luy , & feignant tout-à-coup d'avoir reçu des nouvelles qui la pressent de se rendre en Provence, elle se dispose à s'aller renfermer dans le Couvent. Le jour est pris pour cela. Elle doit aller coucher avec son Amie à cinq ou six lieues de Paris , & les adieux sont déjà à demy-faits sans qu'on ait rien decouvert de ce qu'elle a interest à tenir caché. Dans cette disposition qui eust pû prévoir ce qui luy arrive ? Son Mary avoit un Procès,

22 LE MERCURE

le Conseiller qui la loge en est nommé Rapporteur ; il cherche accès auprès de luy , & s'adresse à un Gentilhomme avec qui il a fait connoissance en Languedoc , & qu'il sçait estre le tout-puissant dans cette Maison. Le Gentilhomme prend volontiers cette occasion de faire valoir son credit , & ils vont ensemble chez le Conseiller le jour mesme que la fausse Provençale doit partir. Le Conseiller s'estoit enfermé dans son Cabinet au retour du Palais pour une Affaire qu'il falloit necessairement qu'il examinast sur l'heure. Il estoit question d'attendre. Le Gentilhomme pour mieux servir son Amy , le mène à l'Appartement de Madame qu'il veut mettre dans ses interets. Comme il y entroit sans façon à toutes les heures du

jour, il y monte sans qu'elle en soit avertie, & il la surprend avec la fausse Provençale, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une visite de son Mary. Jugez de la surprise de l'un & de l'autre. Le Mary ne sçait où il en est. Il regarde, reconnoît sa Femme, & troublé d'une rencontre si inopinée, il oublie son Procès, & n'écoute presque point ce que son Amy dit en sa faveur. La Dame n'est pas moins embarrassée de son costé; mais comme elle voit le pas dangereux pour elle, si elle n'y remédie par son esprit, elle ne se déconcerte point, & parlant Provençal au Gentilhomme qu'elle a déjà vu plusieurs fois, elle luy dit cent plaisanteries qui mettent le Mary dans un embarras nouveau. Il demande tout bas à son Amy qui elle est, & il luy ré-

24 LE MERCURE

pond de si bonne foy (comme il le croit) que c'est une Dame de Provence venuë à Paris pour affaires , que son langage servant à confirmer ce qu'il luy dit , il commence à croire que la ressemblance des traits à pû le tromper , & il ne s'en faut guere mesme qu'il ne les trouve moins ressemblans qu'ils ne luy ont paru d'abord. Il s'approche d'elle, l'examine , luy parle ; & le Gentilhomme luy ayant dit qu'il falloit qu'elle sollicitast pour son Amy, elle promet de s'y employer comme si c'estoit son affaire propre. Elle tient parole, & le Conseiller entrant, c'est elle qui commence la sollicitation ; mais elle le fait avec tant de grace & avec une telle liberté d'esprit , que son Mary ne peut croire que si elle estoit sa Femme , elle eust pû se
 posse

posséder assez pour pousser le déguisement jusque-là. Il sort très-satisfait du Conseiller ; & pour n'avoir aucun scrupule d'estre la Dupe de cette rencontre, il se résout d'aller dès le lendemain trouver sa Femme au Couvent. Elle y met ordre par la promptitude de son retour , & devinant ce qu'il est capable de faire pour s'éclaircir , au lieu d'aller coucher où son Amie la devoit mener , elle marche toute la nuit, & arrive de tres-grand matin au Couvent. L'Abbesse à qui elle rend compte de tout , instruit la Touriere de ce qu'elle doit dire, si quelqu'un la vient demander. Son Mary fait diligence , & arrive six heures apres elle. Il vient au Parloir. On luy dit que sa Femme n'a presque point quitté le Lit depuis huit jours , à cause d'une

legere indisposition , & elle paroît un quart-d'heure apres en coiffure de Convalescente. La fatigue du voyage , & le manque de dormir pendant toute la nuit passée , l'avoient un peu abatuë. Cela vint le plus à propos du monde. Comme son Mary ne luy trouva ny les mesmes ajustemens, ny la même vivacité de teint qui l'avoit ébloüï le jour précédent dans la Provençale , il fut aisément persuadé qu'il y avoit eu de l'erreur dans ce qu'il s'en estoit figuré d'abord. Cependant il avoit remarqué tant de merite dans cette prétenduë Provençale , & il en estoit tellement touché ; que se tenant trop heureux de posséder une Personne qui luy ressembloit , & estant d'ailleurs convaincu qu'il y avoit eu plus d'imprudence que de crime dans la

conduite de sa Femme, il luy dit les choses les plus touchantes pour luy faire oublier ce que six mois de clôture luy avoient pu causer de chagrin. Elle garde quelque temps son sérieux avec luy, luy fait ses plaintes en bon accent François de son injurieux procédé, & apres quelques feints refus de luy pardonner si-tost un outrage qui avoit fait tant de tort à sa reputation, elle se rend aux pressans témoignages de sa tendresse, & retourne avec luy le lendemain à Paris. Il luy conte l'Avanture de la Provençale qu'il promet de luy faire voir, & il demeure un peu interdit, quand l'estant allé demander chez le Conseiller, il apprend que ses affaires l'avoient rapelée en Provence. Je ne sçay si un depart si prompt luy a fait soupçonner

quelque chose , mais il en use tres-bien avec sa Femme , & il luy laisse mesme plus de liberté qu'il ne luy en souffroit avant son voyage de Languedoc.

A propos de Languedoc , on vous a dit vray , Madame , en vous apprenant que Monsieur le Marquis de Montanegre avoit eu l'agrément du Roy pour sa Lieutenance Generale du Bas Languedoc , & je ne sçay comment j'oubliay la derniere fois que je vous écrivis , à vous faire part de cette nouvelle. Toute la Province en a témoigné de la joye , & comme elle connoît son zele pour la Religion , sa fidelité pour le service de son Maistre , & son desintéressement pour le bien public , elle ne doute point que son Gouvernement ne luy procure toute sorte d'avantages. Il n'y a

rien de plus glorieux pour luy ,
 que la maniere dont il a plû au
 Roy de le distinguer entre un
 grand nombre de Prétendans,
 pour luy confier un Poste aussi
 important que celui dont je vous
 parle. Aussi faut-il demeurer d'ac-
 cord que M^r le Marquis de Mon-
 tanegre s'estoit rendu digne de
 cette préférence, par l'attachemēt
 qu'il a toujours eu pour le Servi-
 ce. Apres ses premieres Cam-
 pagnes , il fut Capitaine de Cava-
 lerie au Regiment de Monsieur,
 dont il eut en suite l'honneur d'e-
 stre Mestre de Camp pendant
 plusieurs années , & mesme de
 commander la Cavalerie en Ca-
 talogne. Il donna de tres-grandes
 marques de valeur & de coura-
 ge en soutenant l'effort de celle
 des Ennemis , lors qu'ils entre-
 prirent de secourir Campedon

que l'Armée du Roy assiegeoit. Ils estoient des deux tiers plus forts que nous , & M^r de Montanegre tout blessé qu'il fut d'abord, ne laissa pas de se jeter luy seul dans un de leurs Escadrons , pour tâcher par son exemple de ranimer les Siens , que l'inégalité du nombre avoit effrayez. Il mit cet Escadron en desordre , & s'estant relevé de dessous son Cheval qui fut tué , il se défendit longtemps l'Epée à la main , mais enfin une nouvelle blessure qu'il reçeut dans le corps , le fit tomber par terre , & entre les mains de ceux qui n'en seroient pas aisément venus à bout , s'il n'eut esté mis par là hors de combat. Cette Action , & beaucoup d'autres , ayant fait bruit à la Cour, il seroit parvenu sans-doute aux Commandemens dont le merite

de ceux qui luy ressembloit est toujours récompensé, si la Paix des Pyrenées qui se fit peu de temps apres ne l'eust forcé à se retirer chez luy. Le Roy ne l'y voulut pas laisser inutile, & on connust l'estime particuliere dont Sa Majesté l'honoroit, par l'entrée qu'Elle luy donna aux Etats Generaux de Languedoc en qualité de Baron. Cet honneur estoit grand, mais non pas au dessus d'une Personne de sa naissance. Il n'y en a guère de plus illustre, & je vay satisfaire avec joye à l'ordre que vous me donnez de vous apprendre ce que j'en sçay.

M^r le Marquis de Montanegre prend son origine de la Maison d'Urre en Dauphiné, qui partagée en douze branches il y a plus de deux cens ans, compte dans ses Alliances les Maisons de Vesq,

32 LE MERCURE

d'Ademar, de Berenger, de Cornillon, & presque tout ce qu'il y a de grandes & anciennes Familles dans cette Province, où l'on sçait que la Noblesse est en possession de se conserver depuis long-temps dans toute sa pureté. On trouve parmy les Titres de cette Maison des Vassaux de la Terre d'Urre annoblis il y a cinq cens ans, par un Privilege particulier dont certaines Familles considerables du Dauphiné jouïssent en ce temps-là; & ces mesmes Titres font connoistre que dès l'an 1266. il y avoit des Chevaliers de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem dans la Maison d'Urre, & qu'un François d'Urre en prenoit la qualité. Je ne vous parle point d'un Aimé d'Urre, Seigneur des Tessieres, Grand Maistre de la Maison du Duc de

Lorraine, & dans le rang & l'alliance de l'ancienne Chevalerie de Lorraine ; ny d'un autre des plus proches de M^r de Montanegre, qui fut Lieutenant de Roy en Provence, sous le Regne de Henry II. Nous y avons veu de nos jours commander par Commission Monsieur le Marquis d'Ayguebonne de la même Maison d'Urre, qui fut fait Chevalier des Ordres du Roy en 1641 & que le Commandement des Armées du Roy en Italie, & le Gouvernement de Casal, ont fait assez connoistre par tout. Ce n'est pas seulement de cette Illustre Maison que M^r le Marquis de Montanegre tire les avantages de sa naissance ; il trouve encor de quoy la relever par Messire Pierre de Libertas son Ayeul maternel, qui réduisit à l'obéissance du Roy

B v

Henry IV. la Ville de Marseille, que la perfidie de quelques Particuliers luy avoit attachée malgré elle, tandis que ce Grand Prince estoit occupé au Siege d'Amiens. Son Action si remarquable dans l'Histoire ne s'effacera jamais de la memoire des Marseillois, qui non contents de luy avoir érigé une Statuë, font celebrer tous les ans un Service en Corps de Ville, en reconnoissance de sa valeur & de sa fidelité.

Voila comme les Grands Hommes ne meurent jamais. Leur nom demeure apres eux, & ils n'ont rien à craindre du temps. Il est vray qu'il n'est pas permis d'estre grand Homme à tous ceux qui le voudroient devenir. On a beau faire de belles actions, elles sont longtemps ignorées, si on n'est d'une naissance à se faire

d'abord remarquer; mais au moins si les occasions d'une bravoure d'éclat ne s'offrent pas, l'Esprit est une ressource avec laquelle on peut toujours faire figure dans le monde; & qui ne s'y distingue par aucune qualité recommandable, n'est à mon avis guere different de ce Enfant-Ours que la feuë Reyne de Pologne faisoit élever. Je ne sçay, Madame, si vous en avez entendu parler. Il fut trouvé dans les Forests de Lithuanie, & pouvoit avoir sept ou huit ans. Toutes ces manieres firent présumer qu'il avoit esté nourry par une Ourse. Les traits de son visage estoient assez beaux; mais on y voyoit par tout des cicatrices. On ne sçait si elles venoient des ongles des jeunes Ours ses Freres avec lesquels il pouvoit s'estre joué, ou des ronces &

36 L E M E R C V R E

des branchages des Bois qu'il traversoit , quand il fut pris , avec une agilité merveilleuse. La Reyne à qui on l'apporta , le fit mettre chez les Filles de la Charité qu'elle a fondées à Varsovie , & ordonna qu'on en prît tout le soin possible pour voir si on pourroit tirer quelque éclaircissement de sa vie passée , quand il auroit appris à parler. Mais c'est ce qu'il n'a pû faire quelque peine qu'on ait prise pour luy faire prononcer quelques paroles. On a seulement remarqué qu'il entendoit , & aucun usage de raison ne luy est venu. Ils'approchoit de tout le monde , & faisoit le Signe de la Croix , parce qu'à ce Signe on luy donnoit du pain , qu'il alloit en suite dévorer en Bête. Il déchiroit tout ce qu'il rencôtroit avec ses ongles & ses dents , & n'épargnoit pas.

mesme sès habits. Son plus grand plaisir estoit de grater la terre, d'y faire des ouvertures, & de se sauver dedans. J'ay voulu sçavoir ce qu'il estoit devenu, & on m'a écrit depuis quinze jours qu'après la mort de la Reyne on l'avoit donné à un Eveſque de Lithuanie, qui s'estoit chargé d'en prendre ſoin. Apparemment c'estoit quelque larcin fait à l'honneur qu'on avoit voulu cacher en l'expoſant dans les Bois. Il s'en fait beaucoup d'autres dans le monde dont on ne dit mot, & il n'est point de Belle qui n'ait ſon heure d'angereuſe quand les Amans ſ'attachent à l'observer. Les Prudes meſmes ne s'en ſauvent pas. Voyez ce qu'un Expert ſur cette matiere en a ingénieuſement écrit depuis peu.



L'HORLOGE DES AMANS.

A Pres la declaration
 Qui marque une sincere & tendre passion,
 Quand la Belle devient resveuse,
 L'occasion se montre heureuse ;
 Et si l'Amant a de l'esprit ,
 Il en doit faire son profit.



L'heure où l'Amant se racommode
 Est toujours une heure commode ,
 On veut se racquiter du temps qu'on a
 perdu ,
 Et la Belle estant appaisée ,
 Le cœur pour se montrer de bonneyrède,
 Nous rend toute entreprise aisée,



Ce moment si chery des Hommes & des
 Dieux ,
 Est en Chiffres d'amour écrit dedans les
 yeux
 De celle pour qui l'on soupire ,
 Et bien heureux qui l'y peut lire.



*Vne Femme dans le courroux.
Où la met un Mary jaloux ,
Aux desirs d'un Amant est rarement
cruelle.
L'occasion de se vanger
Est une occasion trop belle ,
Et l'heure du Dépit , l'est souvent du
Berger.*



*Si parmy la réjoüissance
D'une Feste donnée en quelque beau Jar-
din ,
Celle que vous aimez , lors que moins on
y pense ,
S'éclipse & disparoist soudain ,
Suivez-la , l'amour se declare ,
Ce n'est pas sans dessein que la Belle s'é-
gare.*



*Vne Fiere veut du respect ,
Cherche dans sa conduite un Amant cir-
conspéct ,
Et qui contre la médisance
En tous lieux prenne sa defence ;
Son honneur sauvé de ces coups
Se defendra mal contre vous.*



Celle que le chagrin dévore ,
 Qui ne vit que dans un grand dœcil ,
 Et d'une cendre qu'elle adore
 Semble n'aimer que le cercueil ,
 Quoy qu'on la croye inconsolable ,
 N'est pas toujours inexorable .
 La douleur n'estant point vertu ,
 Ne fournit que de foibles armes ,
 Et l'amour est mal combattu
 Par la langueur & par les larmes .



Comme souvent la peine irrite le desir ,
 Pour objet de vos vœux s'il vous plaist
 de choisir
 Quelque Prude à vos yeux aimable ,
 Ne vous alarmez point de sa grande froi-
 deur ,
 Par vos soins , vos respects , montrez luy
 vostre ardeur ,
 Et laissez faire au temps , il la rendra
 traitable ,
 Elle ne croira pas en avoir moins d'hon-
 neur ,
 Pour donner à l'amour une place en son
 son cœur .

Je ne sçay si l'Autheur de ces Vers est aussi bien fondé en raison qu'il le croit estre, mais je sçay que vous en avez beaucoup, d'estimer autant que vous faites le Compliment que je vous ay envoyé de M^r de Roubin. Il en a fait un autre que vous ne serez pas fâchée de voir. Comme l'Académie Royale d'Arles est associée à celle de Paris, & qu'elle a toujours pris soin d'entretenir avec cet Illustre Corps, une correspondance dont elle s'estime glorieuse, en deputant M^r de Roubin pour venir presenter au Roy l'Estampe du superbe Obélisque dont je vous ay parlé la dernière fois, elle le chargea d'en offrir en suite à Messieurs de l'Académie François. L'Avis leur en ayant esté donné, ils luy firent dire par M^r l'Abbé Tallemant le :

41 LE MERCURE

jeune qui est presentement Directeur de la Compagnie (car on en élit un nouveau tous les trois mois) qu'ils attendoient avec beaucoup de joye l'honneur qu'il leur vouloit faire , & que quand il luy plairoit venir à leur Assemblée, il y seroit tres-bien reçu. Sur cette assurance , ce Député se rendit à l'Appartement du Louvre que le Roy leur a donné pour leurs Conferences , sans les avoir fait avertir du jour. Il y fut placé au lieu le plus honorable & avant que leur distribuer les Estampes de l'Obelisque qu'il leur avoit préparées , avec des copies du Sonnet que vous avez veu de luy sur ce sujet, il leur parla en ces termes.

MESSIEURS,
L'Académie Royale d'Ar-

les qui me procure aujourd'hui l'honneur de paroître dans cette Illustre Assemblée , composée de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus auguste dans la Republique des Lettres , veut en user auprès de la vostre comme une Fille bien née , qui vient de temps en temps rendre compte de ses occupations & de sa conduite à sa Mere , afin de se conserver dans sa bienveillance. C'est pour cela , Messieurs , qu'elle m'a chargé de vous faire part de ce superbe & majestueux Monument qui vient d'estre érigé par ses soins à l'honneur de nostre Invincible Monarque , & qu'elle croit pouvoir avec justice compter au nombre de ses Ouvrages , puis que c'est elle qui en inspira le premier dessein , qui en a sollicité l'exécution , & qui a conduit enfin si heureusement l'entreprise , qu'elle a mérité non seulement les acclama-

44 LE MERCURE

tions du Public , & les applaudissemens de la Cour ; mais , ce qui luy est encor plus glorieux , les complaisances mesme du plus grand Roy de la Terre. Jusqu'icy , Messieurs , je l'avouë , nos Muses timides & tremblantes , se défiant de leurs forces , n'avoient encor rien entrepris de considerable à sa gloire ; & cedant aux vostres l'avantage de celebrer ses Victoires par tout le monde , elles se contentoient de chanter en secret quelques Hymnes à sa loüange , de brûler à son honneur quelque grain d'Encens , & de venir semer de temps en temps quelques Fleurs sur le marche-pied de son Trône ; mais aujourd'huy , Messieurs , elles portent bien plus haut leur ambition , & voulant donner des marques plus éclatantes de la grandeur de leur zele à cet incomparable Monarque , elles viennent de luy consacrer un

Ouvrage , qui malgré l'injure des Temps , & la violence mesme des Elements , est assuré de pouvoir durer autant que le Monde. Ne croyez pas neantmoins , Messieurs , qu'il soit de la nature de ceux que vous enfantez tous les jours , à qui la beauté du Stile , la sublimité des Pensées , la force de l'Eloquence , la reputation enfin & le merite des Autheurs , sont comme autant de garans d'Immortalité. Non , Messieurs , celui dont je parle icy , doit estre regardé plutôt comme un effort de nos mains , que de nostre esprit , où par un heureux artifice , ayant fait supléer la Nature à l'Art , & la matiere à la forme , nous avons trouvé le secret de sauver eternellement de l'Oubly , l'Auguste Nom de LOUIS LE GRAND , en le gravant sur le Marbre & sur la Granite avec des Caracteres ineffaçables. C'est en

46 LE MERCURE

quoy, Messieurs, je ne sçaurois m'empescher de m'applaudir en secret de cette loüable précaution que nous avons eüe pour sa gloire, quand je considere sur tout à combien de malheureux accidens sont souvent exposez les Ouvrages mesmes des plus grands Hommes. N'est-ce pas en effet une déplorable coustume, ou plutost une malheureuse necessité, que celle de confier, comme on fait tous les jours, les Veritez les plus importantes de nostre Histoire, à la bonne-foy d'un Dépositaire aussi foible, aussi leger, & aussi périssable que le Papier, qu'un Enfant déchire, que le Vent emporte, que les Vers rongent, que l'Eau pourrit, & que le feu consume avec tant de facilité? En verité, Messieurs, je tremble pour l'intérest des Muses de nostre France, toutes les fois que je m'imagine qu'il ne faudroit qu'une

petite étincelle pour embraser & réduire en cendres toute la Bibliothèque du Louvre, & priver ainsi malheureusement la Posterité du fruit précieux de tant de sueurs & de tant de veilles que vous consacrez au Public, & qui devoient immortaliser vos illustres Noms dans la mémoire des Hommes, aussi bien que celui de nostre Auguste Monarque. Graces au Ciel, Messieurs, nous avons trouvé le moyen de le mettre à couvert de ces injustices de la Fortune, & l'Académie Royale d'Arles peut dire maintenant avec raison, de ce grand & superbe Livre qu'elle vient de consacrer à sa gloire, ce que le Poëte n'a dit autrefois du sien que par vanité :

Exegi monumentum ære perennius
 Quod non imber edax, nec Aquilo
 impotens, &c.

48 LE MERCURE

Vous en allez juger , Messieurs, par ces Exemplaires que je suis chargé de vous en offrir , & que vous aurez , s'il vous plaist , la bonté de recevoir avec complaisance de la part d'une Compagnie toute remplie de sentimens de respect & de veneration pour la vostre , & qui ne souhaite rien tant au monde que de se pouvoir rendre digne par ses services de cette Adoption glorieuse dont il vous a plu l'honorer.

Le Compliment , le Sonnet & les Estampes de l'Obelisque, dont celle qu'on avoit destinée pour la Salle de l'Académie , estoit enrichie d'une fort belle Bordure, tout fut reçu avec applaudissement de cette Illustre Assemblée , au nom de laquelle le Directeur remercia M^r de Roubin avec les termes les plus civils, & apres

après luy avoir donné mille assurances de l'estime particuliere que la Compagnie avoit toujours eüe pour l'Académie Royale d'Arles, il se plaighit obligamment de ce que ne l'ayant pas averty du jour qu'il avoit choisy pour leur faire l'honneur qu'ils recevoient, il luy avoit osté le moyen de se préparer à luy répondre avec plus d'ornement, & de faire tenir une Assemblée extraordinaire qui l'auroit donné un plus grand nombre d'Approbateurs. Il le supplia cependant au nom de la Compagnie, de vouloir donner à M^r de Mezeray, qui en est le Secrétaire, une copie de son Discours pour la mettre dans leur Registre. On luy fit les honneurs entiers, & ces Messieurs luy donnerent part aux Lettres comme à une Personne de leur Corps. Je

LE MERCURE

croy. , Madame , que vous n'ignorez pas que c'est une Libéralité du Roy qui leur donne quarante lettrons d'argent pour chaque Seance. Ils sont distribués à ceux qui s'y rencontrent , & beaucoup d'entre eux se font honneur de s'y mouper pour les recevoir. Comme les choses dépendent quelquefois autant de la maniere dont elles sont tournées, que de ce qu'elles valent par elles-mêmes, la Ville d'Arles a bien lieu d'estre satisfaite, puis que si le zele qu'elle a pour le Roy luy a fait faire de la dépense, on peut dire que M^r de Roubin en a relevé le prix. L'Académie qui l'a choisi dans son Corps pour cette Députation, ne doit pas estre moins contente d'avoir nommé une Personne dont l'Esprit a si avantageuse-

AL A COT

ment soutenu la réputation que cette Compagnie s'est acquise parmy ceux qui connoissent ce que c'est que les belles Lettres.

Vos Amies se revolteront peut-estre contre deux Vers Latins employez dans le Compliment; mais elles doivent songer qu'ils ont bonne grace avec des Sçavans, & je me raporte à ce que vous leur direz, si elles vous en demandent l'explication.

Ces Assemblées d'Hommes choisis pour les belles Connoissances, sont jugées si nécessaires dans tous les Estats bien policez, qu'à l'exemple de l'Académie Françoise, Madame Royale en établit une à Turin. Les Séances s'en doivent tenir dans l'un de ses Palais, où Son Altesse Royale institue une autre Académie pour tous les exercices du Corps qui

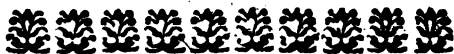
52 LE MERCURE

peuvent perfectionner un Gentil-homme. Elle choisit pour cela les plus habiles Maîtres qu'on puisse trouver. Ce n'est pas la seule marque que cette grande Princesse donne à ses Sujets du soin qu'elle a de leurs avantages. La recolte des Grains ayant esté tres-médiocre cette année en Piémont, elle n'a pû voir ce que ses Peuples auroient à souffrir de cette disette, sans que sa bonté se soit interessée à les secourir. Les grosses sommes d'argent qu'elle a répandues pour faire venir des Grains de dehors, ont réparé l'indigence où ils se trouvoient. & par sa générosité accoutumée elle a fait naître pour eux l'abondance au milieu de la sterilité.

Je me réjouis avec vous, Madame, de ce que vous avez des Amies d'un esprit si vif & si éclai-

GALANT. 53

ré, qu'elles n'ont point eu besoin de l'Explication que je vous envoyay la dernière fois de l'Enigme de la Lettre R. pour deviner ce que c'estoit. Quoy que bien des Gens ayent inutilement tâché d'en venir à bout, je veux croire qu'elles n'en ont point esté embarrassées; & puis qu'elles ont tant de facilité à développer les choses obscures, demandez-leur, je vous prie, quel peut estre le sens de ces vers.



ENIGME.

DAns un double & sombre parterre
Eclairez de rayons divers,
J'allume une foudaine guerre
Entre deux Amis que je sers.
L'interesse dans leurs querelles
Un grand nombre de Demoiselles

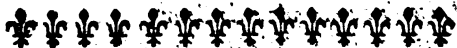
C iiij

54 L E M E R C U R E

*Qui font mille cris éclatans.
Cependant toute la Dispute
Finit entre les Combatans ,
Par la bizarre calebute
Des restes d'un Squelete affreux
Brusquement sortis de leurs cœurs.*

Voilà dequoy exercer vos spirituelles Amies. Je leur laisse le plaisir entier de deviner , & ne leur feray point le tort de vous envoyer le mot de l'Enigme. Si elles ne l'attrapent pas , le secours est prest. Il ne vous coûtera que la peine de le demander , & vous l'apprendrez dans ma Lettre du Mois prochain. Je voudrois qu'il n'en coûtast pas davantage pour avoir ce que fait Monsieur le Duc de S.Aignan ; mais comme il n'en garde point de Copies , on n'a de luy que ce que le hazard fait recouvrer de ceux à qui il peut l'avoir adressé. C'est par ce moyen

que la Ballade qui fuit m'est tombée entre les mains.



BALLADE AU ROY.

CHarmant & glorieux Vainqueur
Qui mettez tous sous vostre Empire,
Ce qui se passe dans mon cœur
Vous vantez donc l'apprendre, SIRE ?
Helas ! à toute heure il soupire,
Et dit accablé de travaux,
Que brûler & ne l'oser dire,
Est le plus grand de tous les maux.



Mon esprit n'a plus de vigueur,
Rien n'est pareil à mon martyre,
Et dans l'excès de ma langueur,
Je ne sçay ce que je desire.
A chaque instant mon mal empire,
J'ay des Taloux, J'ay des Rivaux;
Mais brûlot & ne l'oser dire,
Est le plus grand de tous mes maux.

36 LE MERCURE



On voit ma triste couleur
 Un changement que l'on admire.
 L'excès de ma vive douleur ;
 Tous les plaisirs vient m'interdire.
 Je ne sçay si l'on peut décrire
 Des tourmens qui n'ont point d'égaux,
 Mais brûler & ne l'oser dire
 Est le plus grand de tous les maux.

ENVOY.

Ab ! Grand Roy, voit-on rien de pire,
 Entre les plus fiers Animaux,
 Que l'Homme sujet à médire ;
 Et brûler & l'oser dire,
 N'est-ce pas le plus grand des maux ?

Vous voyez, Madame que le
 Génie de Monsieur le Duc de S.
 Aignan est universel, & que la
 contrainte des Rimes qui emba-
 rasse dans ces sortes d'Ouvrages,
 ne luy oste rien de sa facilité or-
 dinaire à s'exprimer. Il donne

VI O

toûjours ses ordres dans son Gouvernement avec une application qui met les Rades du Havre dans une entière seûreté , & les Armateurs ennemis ne se hazardent plus à faire aucune entreprise de ce costé là , depuis que le Roy luy a fait l'honneur de luy donner une Barque longue toute équipée , avec laquelle il empeschera facilement ces Pyrates de troubler le commerce comme ils avoient accoustumé.

Au reste , Madame , doutez tant qu'il vous plaira que le Solitaire dont vous avez appris l'avanture par ma dernière Lettre, ait passé si aveuglement de l'Indifférence à l'Amour , je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus vray que le Procès intenté par le Pere pour faire casser son Mariage. S'il y a quelque chose qui

C v

§8 L E M E R C V R E

vous blesse dans la Personne qu'il avoit choisie pour faire renoncer son Fils à l'insensibilité, vous ne devez point vous en prendre à moy, qui aime mieux vous conter les choses dans leurs plus véritables circonstances, que de les falsifier pour les embellir. Il en arrive tous les jours de si extraordinaires, que toutes vrayes qu'elles sont, elles semblent quelquefois s'éloigner du vray-semblable. Ainsi je ne doute point qu'il ne se trouve des Incrédules sur l'Histoire de la Fausse Provençale. Quoy qu'en vous l'écrivant je n'aye fait que suivre les Mémoires qui m'en ont esté donnez, vous aurez peut-estre peine vous-mêmes à vous persuader qu'un Mary puisse parler à sa propre Femme, & s'imaginer qu'elle ne la soit pas. Mais outre

le Langage Provençal qui luy de-
voit estre inconnu, & les autres
particularitez qui établissent le
Fait, combien avons-nous veu
de Gens se tromper à la ressem-
blance des traits. L'affaire de
Martin Guerre qui a fait autre-
fois tant de bruit au Parlement
de Toulouse, en est une preuve
incontestable, & en voicy un
exemple fort récent dont je vous
vay faire le détail en peu de mots.
Il n'y a qu'un mois ou deux
qu'un Milord ayant une Charge
fort considérable dans la Maison
du Roy d'Angleterre, eut diffé-
rent avec deux Seigneurs de cette
Nation, contre lesquels, sur quel-
ques paroles fâcheuses qui leur
échaperent, il fut obligé de met-
tre l'Épée à la main. Il en demeu-
ra un sur la place, & cette mort
luy fit passer promptement la

60 LE MERCURE

Mer, pour se mettre à couvert des poursuites qu'il devoit craindre. Son Pere, qui est un fort grand Seigneur, & tres-riche, donna ses ordres sur l'heure, en differens lieux où le Milord pouvoit s'estre retiré, & il écrivit entr'autres à un Banquier de Paris de sa connoissance, pour le prier, si son Fils s'adressoit à luy, de ne luy refuser pas l'assistance de sa Bourse. La Lettre est rendue au Banquier, qui le lendemain reçoit un Billet du Milord. Ce Billet estoit un avis de son arrivée à Versailles, & un honneste emprunt de cent Pistoles, qu'il le prioit de donner au present Porteur. Le Banquier qui avoit eu déjà des affaires avec luy dans un Voyage qu'il avoit fait en France, examine l'écriture, la reconnoist, s'informe de bien des choses sur lesquelles on

luy répond juste, & compte aussitôt l'argent. Autre Billet à un nommé Gouin, Tailleur Anglois. Le caractere luy estoit connu, & sur cette caution il accompagne l'Agent du Milord chez divers Marchands. On leve des Etoffes, on choisit des Point de France: tout suit, Plumes, Perruques, Battoir, Rubans; gain raisonnable, & credit par tout. La facilité des Presteurs engage le Milord à doubler son équipage. Ils fournissent de nouveau, & celuy qui a déjà donné du Point de France, est le seul qui refuse de s'embarquer plus loin sans savoir qui le payera. On luy nomme le Banquier. Il le va trouver; prend sa parole, & continue à faire credit. Cependant le Milord fait fort grand' chere à Versailles. Il se donne les violons & les

Hautsbois , & la dépense ayant fait bruit , on s'étonne de ne le point voir chez les Personnes de qualité d'Angleterre qui sont à la Cour. Ceux avec qui il est entré en commerce de plaisirs luy en demandent la cause. Il répond qu'il n'est point de condition à aller chercher les Gens. Cette réponse si peu digne de celui qu'il se disoit estre , fait soupçonner quelque fourberie. On l'observe ; il s'en apperçoit , & trouve à propos de decamper. Il part de nuit avec son Agent , & sa fuite ne laisse plus douter de la vérité. C'estoit en effet un faux Milord qui avoit si bien copié le véritable , que le Banquier qui luy avoit parlé deux fois n'avoit pu connoître qu'il le dupoit. Comme il en avoit tous les traits , il s'estoit attaché à contrefaire son

écriture, & elle estoit si semblable, que tout autre s'y fust laissé attraper. Le Marchand de Point de France alla trouver le Banquier. Il paya les choses dont il avoit répondu, & les autres Marchands ont pris patience.

Nous avons eu des nouvelles de Constantinople qui nous apprennent que M^r le Marquis de Nointel nostre Ambassadeur à la Porte, y avoit soutenu comme il devoit la Dignité de son caractère. Il s'apperceut à sa premiere Audiance du Grand Visir, que le Siege qu'on luy donnoit, n'estoit point à l'ordinaire, vis-à-vis du sien sur le Sofa, qui est un Tapis en façon d'Estrade. Il en voulut prendre un autre dont deux Turcs se saisirent pour l'en empêcher. Il le leur arracha des mains, & le mit sur le Sofa, où il

64 LE MERCURE

s'assit en attendant l'arrivée du Grand Visir qui estoit alors au Divan. On courut l'avertir de l'action de M^r de Nointel, auquel il envoya dire par Mauro Cordato son premier Drogman, qu'il ne luy donneroit point Audience, s'il n'estoit assis hors du Sofa. M^r de Nointel répondit au Drogman que le Grand Visir pouvoit ordonner de son Siege, mais non pas de sa Personne, & s'en alla dans le mesme instant. Le Grand Visir luy a fait dire depuis qu'il ne laisseroit pas de luy accorder comme auparavant toutes les choses qui regardoient le Commerce, suivant les Capitulations qui en avoient esté faites. Il est certain que cette entreprise ne se fait point particulièrement contre la France. Les mesmes raisons ont empesché d'autres Am-

bassadeurs d'aller à l'Audience. C'est une innovation que veut faire le nouveau Grand Visir qui cherche à se distinguer par quelque chose de ceux qu'on a vus dans le même Employ. Il paroist fort fier, & l'on remarque qu'il ne donne point le Caffetan aux Ambassadeurs, ou pour m'expliquer mieux, qu'il ne leur donne point de Veste, & qu'il se contente de leur faire presenter le Caffé, le Sorbec & le Parfum, sans le prendre avec eux, à l'exemple de son Predecesseur. Comme je ne suis pas accoustumé au Sorbec, & que je ne m'accommode point du Parfum, j'ay bien de la peine à croire que cela vaille la Collation inpromptu qu'une Dame donna il y a quelques jours à deux de ses amies, & à trois Cavaliers qui se trouve-

66 LE MERCURE

rent chez elle. Les Confitures n'y furent point épargnées, elles donnerent lieu aux douceurs qui furent dites aux Belles. Toutes les trois valent bien qu'on leur en conte; & les Cavaliers ayant de l'esprit, & se meslant de faire des Vers, l'Inpromptu de la Collation fut cause qu'on leur en demanda un à chacun d'eux pour celle des Dames que le hazard luy destineroit. On tira au sort, & le premier qui prit un Billet ne fut pas fâché de voir qu'il estoit rempli du Nom d'une aimable Brune à qui il y avoit déjà quelque temps qu'il en contoit. Il fit pour elle ce Madrigal.

REPROCHE DE N'AIMER point assez.

C'*Est pour vostre interest plustost que
pour moy mesme;*

*Que vous devez m'aimer autant que je
vous aime.*

*Si vostre amour estoit égal au mien
Vous gouteriez cent douceurs que je
goste,*

*Vous vous feriez mille plaisirs de rien.
Pour n'aimer pas assez voila ce qu'il en
coste.*

Ah, Philis, vous y perdez bien.

La Dame qui donnoit la Col-
lation, fut celle pour qui le se-
cond eut à faire un Impromptu,
& il en prit le sujet sur la profu-
sion de ses Confitures.

CONFITURES DONNEES.

T*Rouveroit-on, Iris, des ames assez
dures*

*Pour ne pas adorer & vous & vos bien-
faits ?*

*Vous joignez la douceur de vos divins
attraits,*

A celle de vos Confitures.

*Cependant n'en déplaît à toutes vos fa-
veurs,*

68 LE MERCURE

Je me plains au milieu de mes bonnes fortunes :

Au lieu de me donner , Iris , tant de douceurs ,

Helas ! dites-m'en quelques-unes.

Vos appas sont doux à mes yeux ,

Vos Confitures à ma bouche .

Mais mon cœur merite bien mieux

Quelqu'autre douceur qui le touche.

Le nom de la troisième Dame fut tiré par un Cavalier qui ne l'avoit jamais veüe avant ce jour là. Elle est blonde , a le teint vif, & les yeux si perçans , qu'en ayant esté charmé d'abord , il ne s'en falloit guere qu'il ne luy eust déjà fait une déclaration en forme. Ce fut là-dessus qu'il fit ces Vers.

PASSION NAISSANTE.

Q*Voy déjà d'un amour si rendre
Je me sens le cœur enflammé !*

*Deux beaux yeux de l'abord ont-ils dû
me surprendre !*

C'est trop tost en estre charmé.

*Pourquoy ne me pas mieux defendre?
Aimerois-je autrement quand je serois
aimé ?*

Je ne sçay ce qui en arrivera. L'Auteur de ce dernier Inpromptu semble estre touché tout de bon du mérite de la Dame qui le trouve fort à son gré. Il la voit chez elle , luy rend de grands soins , & ce qui n'a commencé que par une Galanterie d'enjoûement , pourra finir par un attachement veritable. Ce sont des coups ordinaires de l'Amour. Il a causé depuis peu un des plus bizarres Incidens dont vous ayez jamais entendu parler , & voicy de quelle maniere.

Une jeune Veuve dont la beauté attiroit des Soupirans , l'esprit des louanges , & l'air coquet des railleries, avoit l'adresse

de ménager trois Amans que des raisons d'intérêt ou de vanité luy avoient fait choisir d'un assez différent caractère. L'un estoit un jeune Etourdy , Marquis à bon titre , un peu gueux , mais bien fait, & fort capable de se faire aimer. Il avoit l'air bon , ne manquoit de rien en apparence , & vivoit avec tout l'éclat qu'auroit pû faire un Homme de sa naissance, à qui la Fortune auroit été plus favorable qu'à luy. L'autre estoit un petit Vieillard, toujours propre , de bonne humeur , liberal , & cette dernière qualité valoit bien qu'on ne prît point garde à ses années. Il avoit esté autrefois Banquier , s'estoit meslé ensuite de plus d'une affaire , & par des voyes inconnuës, il avoit trouvé moyen de se rendre un des plus riches Roturiers du

Royaume. Les Visites du Marquis luy faisoient passer de méchans momens, les grands airs n'estoient point à son usage, & c'estoit quelque chose de si redoutable pour luy, qu'il estoit contraint de quitter la place si-tôt qu'il entroit. Il en avoit fait des plaintes à la Dame, qui ne s'en incommodoit pas. Elle touchoit finement les choses, & deux ou trois paroles flatteuses menotent le bon Homme où elle vouloit. Son troisième Amant estoit d'une espece opposée à l'un & à l'autre. Il tenoit le milieu entre le Marquis & le Banquier. Une Charge de Robe le rendoit considérable, & il n'avoit rien d'ailleurs qui le fit distinguer. Point de défaut remarquable, point de vertu particulière, il servoit ses Amis, & sans elevation ny bassesse il s'estoit

acquis la réputation d'honneste Homme. La belle Veuve l'attendoit un soir: Les jours estoient longs, & il ne devoit venir que fort tard. Une raison importante l'obligeoit d'en user ainsi. Elle avoit un Procès dont il estoit Rapporteur, & si on l'eust vu entrer chez elle, ses Parties auroient eu droit de le récuser. Elle croyoit le petit Vieillard à l'une de ses Terres; le Marquis ne devoit pas revenir si-tost de la Cour, & sur cette assurance elle avoit donné le rendez-vous; mais comme les Coquetes sont nées pour les Avantures, le Vieillard entra lors qu'elle y pensoit le moins. Il estoit dans sa propreté ordinaire. Un Habit de Tafetas noir tout chamarré de Dentelle, le Bas de foye bien tiré, Perruque blonde, & un Rabat d'un Point

Point de France admirable. A peine eut-il dit à la Veuve que l'impatience de la revoir luy avoit fait précipiter son retour, qu'on entendit le bruit d'un Carrosse à six Chevaux. Il arresta devant sa Maison, on en descendit avec grand fracas, on heurta fort rudement à la Porte, & l'on entra de plein-pied, sans s'informer si on estoit en humeur de voir les Gens. La Dame presta l'oreille, & au bruit qui se faisoit, elle n'eut pas de peine à connoître les manieres du Marquis. Elle s'en trouva embarrassée, il commençoit à faire nuit, le Conseiller devoit venir à onze heures, & pour ne se point broüiller avec luy, il falloit se défaire de deux Amans. Le Vieillard n'estoit pas moins en peine de son costé, l'heure induë pour un

Homme de sa sorte le pouvoit rendre suspect au Marquis dont il avoit déjà essuyé quelque brufquerie , & ne voulant s'exposer ny à ses emportemens jaloux, ny à se voir traité en petit Bourgeois , il témoigna son inquiétude à la Veuve. Elle en fut ravie , & luy proposa d'entrer dans un Balcon aupres duquel il estoit assis. Le Party luy plut , il ouvrit promptement le Balcon , & n'eut que le temps d'en faire fermer la Porte apres qu'il s'y fut jetté. Le Marquis dit d'abord à la belle Veuve qu'il n'estoit venu que pour elle seule , ayant à se trouver le lendemain au lever du Roy ; que ses Chevaux estant fatiguez , il s'estoit mis dans le Carrosse d'un Duc de ses Amis , qui l'avoit descendu à la Porte. & qu'il esperoit qu'elle voudroit

bien luy prester le sien pour le ramener chez luy quand il seroit temps de la quitter. Elle y consentit, & après avoir donné ordre qu'on avertist son Cocher de se tenir prest, elle entra en conversation avec le Marquis. Il luy parla de son amour, luy fit quelques reproches de certaines visites qu'elle recevoit, & luy demanda sur tout des nouvelles du petit Banquier qu'on luy faisoit le tort dans le monde de luy donner pour Amant. Il le tourna en ridicule, & ajouta que s'il le rencontroit encore chez elle comme il avoit déjà fait, il ne manqueroit pas à le divertir agreablement. La Dame qui avoit interest à se conserver le petit Vieillard, & qui n'estant que Coquette, n'aimoit pas qu'on fist le Souverain avec elle, releva ses

76 LE MERCURE

paroles d'un ton plus haut que le sien, & luy ayant dit qu'elle ne devoit compte de ses actions à personne. Elle luy rémoigna fierement que s'il ne luy rendoit des soins que dans l'esperance du droit de maistrise, il ne se pouvoit plus mal adresser. Le Marquis luy répondit que son dessein n'estoit pas de prendre aucune autorité sur ses sentimens, qu'il disputeroit volontiers son cœur avec un autre, mais qu'il y alloit de sa gloire de ne pas souffrir un Rival qu'elle ne luy pouvoit donner sans se faire tort à elle-mesme. Ces jalousies de gloire ne satisfirent point la belle Veuve. Elle pretendit qu'elles faisoient voir trop peu de tendresse, & que si on en devoit pardonner quelques-unes, ce ne pouvoit estre que celles qui estoient cau-

lées par l'amour. Il se dit là-dessus des choses assez délicates. Le Marquis demeura dans son chagrin, & ne put s'empêcher de faire connoître à la Dame qu'il l'estimoit trop pour la soupçonner de répondre à la passion du Banquier ; mais que si ces petits Messieurs n'avoient pas dans leur personne dequoy se faire aimer comme les Gens de qualité, ils se faisoient souffrir par de certains endroits... La Veuve ne le laissa pas achever. Sa fierté luy fit dire quelque chose de choquant pour luy, qu'il voulut bien endurer d'elle, mais dont, il fit porter la peine à son Rival, en redoublant les menaces qu'il avoit déjà faites de le divertir à la première occasion. Il parloit si haut, que le Vieillard qui entendoit tout, trembloit de crainte dans le Bal-

78 LE MERCURE

con où il s'estoit enfermé, mais il n'en fut pas quitte pour cela, & presque aussi-tost il trembla de froid, quoy que la chaleur fut fort grande. Le Tonnerre qui avoit commencé à gronder éclaira tout-à-coup avec tant de violence qu'il ne s'estoit veu de long-temps un pareil orage. Il fut suivi de la pluie, qui tombant en abondance eut bientôt coté l'Habit de tafetas contre la peau de ce pauvre Amant transy. Après qu'elle fut un peu diminuée, le Marquis dit qu'il falloit voir sur le Balcon si elle estoit eneor bien forte. Ces paroles mirent le Vieillard dans de nouvelles frayeurs. La Veuve qui estoit assise auprès du Balcon, l'entrouvrit sans balancer. Elle avança sa main qu'elle retira aussi-tost en le refermant avec précipitation, & disant que

la pluie cessoit, mais qu'il faisoit un vent horrible. Elle demanda en mesme temps si on avoit mis les Chevaux à son Carrosse. Autre embarras qu'elle n'avoit point prévu. Son Cocher à qui on avoit dit qu'elle ne sortiroit point ce soir là, estoit allé boire en lieu où il fut impossible de le trouver. Cette nouvelle la desespera. Un grand Laquais qu'elle avoit, estoit dans l'accez d'une grosse fièvre, il ne luy en restoit qu'un petit incapable de conduire ses Chevaux, l'heure s'avançoit, & elle craignoit l'arrivée du Conseiller. Son inquietude paroist. Le Marquis qui n'en sçait point la véritable raison, la prie de ne se point impatienter. Il l'assure de nouveau que la seule envie de la voir l'a fait venir à Paris, luy dit que c'est un plaisir

80 LE MERCURE

qu'il ne scauroit avoir trop long-temps, & attendant que son Cocher soit revenu, il luy demande si elle veut se divertir à joüer. Le Vieillard qui écoute tout, ne sçait où il en est de ce redoublement de disgrâce. La pluye l'avoit enrûmé, l'envie de tousser le prend, il y résiste autant qu'il peut, & n'osant se moucher, ny cracher, ny éternuer, il ne s'en fait guere qu'il n'étouffe. La Dame ne passe pas mieux son temps que luy. Elle veut se tirer d'affaire à quelque prix que ce soit, & n'en trouve point d'autre moyen que de déclarer franchement au Marquis que son Cocher ne rentrant quelquefois que le matin, elle ne pretend point luy laisser passer la nuit chez elle, & se perdre d'honneur pour luy épargner la fatigue de s'en re-

tourner à pied. Le Marquis répond que si elle ne luy avoit pas promis son Carrosse , il se seroit assuré d'un autre , & qu'il n'y a pas lieu de demander qu'un Homme comme luy , qui demeure dans un Quartier tres-éloigné, traverse tout Paris au milieu des bouës que la pluye a faites. Ces raisons ne sont point reçues. Il ira où il luy plaira , mais absolument il ne passera point la nuit chez elle. Ils s'aigrissent tous deux sur cette Dispute , se levent de dessus leurs Sieges , & se promenant dans la Chambre en se querellant. Le Marquis entre dans une Garderobe où il voit la Demoiselle de la Dame. Elle estoit de leur confidence , & il s'arreste à luy faire des plaintes de sa Maistresse. La veuve prend ce temps pour tirer le Vieillard du Balcon,

82 LE MERCURE

elle le mene sur l'Escalier, & le conjure presque à genoux de la delivrer du Marquis. L'expedient qu'elle en trouve est de descendre à l'Ecurie, de mettre les Chevaux à son Carrosse, de s'enveloper dans un vieux Manteau de Maistre Robert son Cocher qui restoit toujours au Logis, de passer pour luy, & de ramener son Rival. La proposition luy paroist extravagante, il la rejette avec colere, & ne songe qu'à s'aller secher. Elle ne se rebute point, le presse, l'embarasse à force de raisons; & sur ce qu'il luy oppose qu'il fera verser le Carrosse parce qu'il ne le scait pas mener, elle luy dit que les Chevaux sont faciles à conduire, & que n'y ayant point d'embarras la nuit dans les Ruës, il faut qu'il manque d'amour pour elle, s'il s'obstine à la

refuser. Tout cela ne le persuade point. L'impatience la prend, & elle va jusqu'à le menacer d'aller dire sur l'heure au Marquis qu'elle vient de le surprendre caché chez elle, épiant ses actions. L'envie de plaire se melle à la peur que luy donne cette menace. Il se laisse mener à l'Ecurie, met les Chevaux au Carrosse le mieux qu'il peut, & après qu'il s'est envelopé du vieux Manteau de Maître Robert, on avertit le Marquis que le Cocher est rentré, & qu'il peut descendre. Le Marquis dit adieu à la Dame assez froidement, se jette dans le Carrosse avec un air chagrin, & s'estant laissé conduire par son Rival, il luy donne un Demy-Louis d'or en descendant. A peine estoit-il sorty de chez la Veuve, que le Conseiller qui pen-

dant la pluie n'avoit pas voulu faire marcher deux uniques Chevaux qu'il avoit, prit son heure pour l'entretenir. Il entra sans bruit, ayant laissé son Carrosse au bout de la Ruë pour éloigner le soupçon. Le petit Vieillard ramena celui de la Dame à laquelle il voulut inutilement donner le bon soir. On luy dit qu'elle dormoit. Il demanda si l'on n'avoit point veu ses Gens, & si l'on ne luy avoit point amené de Chaise, suivant l'ordre qu'il en avoit donné. On luy répondit qu'on n'avoit veu personne, mais on les avoit renvoyez de peur qu'ils ne vissent entrer le Conseiller. De sorte qu'après avoir servy de Cocher à son Rival, il fut contraint de s'en retourner à pied sans autre récompense de ses frayeurs & de ses peines, que celle

du Demy-Loiüs qu'il avoit esté obligé de recevoir.

L'Avanture est fort récente; & vous connoissez la Dame qui s'est si adroitement tirée de tant d'embarras : C'est celle que vous rencontrâtes il y a deux ans chez Madame la Comtesse de *** qui a tant de grace à dire des Vers, & qui en dit alors quelques-uns de M^r Boyer sur les Conquestes du Roy , dont vous luy demandâtes une copie. Vous vous souviendrez qu'elle ne vous la put donner , parce qu'elle n'en sçavoit que des endroits détachés. J'ay enfin recouvré la Piece entiere , qui pour n'estre pas toute nouvelle , n'en merite pas moins la curiosité que vous avez déjà eüe de la voir. Elle fut faite apres la mort de Ruyter , & la Défaite de la Flote Espagnole devant Pa-

86 LE MERCURE

terme. M^r Boyer fait toujours de tres-beaux Vers, il n'y a personne qui n'en convienne, mais j'en ay peu veu de luy qui soient mieux tournez & plus également soutenus que ceux-cy. Je vous en laisse juger vous-mesme.



P O U R L E R O Y.

V E R S I R R E G V L I E R S.

A l'Académie Française.

Quel éclat s'offre encore à mes yeux
ébloüis ?

Quel bruit se répand sur la terre,
Et fait tant d'honneur à Loüis ?
Toujours vainqueur, toujours plus craint
que le Tonnerre,
Ses Ennemis par tout battus ou méprisez,
Toute la Flandre désolée,
Toute la Sicile ébranlée

Ruyter mort, des Vaisseaux abîmez, em-
brasez,

Quelle riche moisson de gloire.

Pour en célébrer la mémoire,

Qu'on ne m'impose point de Loix

Dont la contrainte est incomode ;

Et ne puis ajuster ma voix.

Sur le ton mesuré du Sannet & de l'Ode :

Ne suivons plus ny regle, ny méthode

Pour chanter de si grands Exploits.

Que n'ay-je dans l'ardeur dont j'ay l'ame
enflammée,

Ces transports éloquans, ces savantes
fureurs

Dont les Chantres fameux enflaient la
Renommée

Et des premiers Héros, & des premiers
Vainqueurs !

Que n'ay-je tout l'encens, avec toutes les
fleurs,

Dans où vit autrefois cueverte & parfû-
mée

La Route des Triomphateurs !

Muses, je ne veux point vos faveurs or-
dinaires,

Ou plutôt je renonce à vos vaines clai-
meres.

88 LE MERCURE

*Vostre faux Apollon , son fabuleux pou-
voir ,*

*Vos fontaines , tous vos misteres
Abusent trop long-temps nostre credule
espoir ,*

*C'est icy que sans vous il m'est permis de
voir*

Les fidelles Dépositaires

De l'Eloquence & du Sçavoir.

*Vous donc , mes chers Rivaux , dont l'é-
clat m'environe ,*

Fournissez-moy cet amas de Lauriers

*Dont je veux aujourd'huy former une
Couronne*

*Pour le plus grand des Rois & des Guer-
riers.*

*Econtez aujourd'huy vostre illustre Mee-
cene ,*

Obeïssiez à cette voix.

*Qui parmy nous doit estre souveraine,
Et qui dans les Conseils du plus sage des
Rois*

Ne trouve rien que par son poids

Elle ne surmonte & n'entraîne ;

Luy-mesme pour vous animer

*Interrompt ses travaux , vous exhorte,
vous presse ,*

Se mêle aux beaux Concerts que vous devez former.

A ce zèle infiny qui te brûle sans cesse,
Poètes, Orateurs, laissez-vous enflâmer.

Pour vous à qui LOUIS a confié l'Histoire

D'une vie abondante en Exploits signalez.

Pour en transmettre la mémoire
Aux Siècles les plus reculez,

Faites-*e.* un récit & fidelle & sincère.

Point de vains ornemens, point d'éclat
emprunté.

C'est le plus grand effort que votre Art
puisse faire,

Que d'en mettre en plein jour la simple
vérité.

Laissez aux Ennemis, quand tout leur
est contraire.

L'artifice bonteux d'un Triomphe inventé ;

Laissez leur, pour pouvoir consoler leur
misère,

La ridicule vanité

D'une Victoire imaginaire.

90 LE MERCURE

Dans un Récit naïf, montrez par quels efforts

Par quels assauts, par quelles funéraires,

Quand l'épée à la main nous forçons des murailles,

L'Escant a vu rougir ses bords

De quels murs faudroyez il voir fumer ses rives;

Quel nombre il entraîna de morts & de mourans,

Et de quel sang qui couloit en torrens,

Il vit baster ses ondes fugitives.

Dites-nous quel prodige ou quel enchantement,

Rend l'Armée ennemie étonnée & confuse,

Et quelle nouvelle Meduse

Oste à cent mille bras l'aide & le monument ?

Faites nous voir l'Ibère & le Batave
Tous tremblans à l'aspect d'un Roy victorieux,

Comme on voit à l'aspect d'un Maître impérieux

Vn foible & malheureux Esclave.

Racontez - nous avec quelle chaleur
On vit fondre sur nous des Troupes assen-
blées ,

Puis se sauver confuses & troublées ,
Et repasser le Rhin avec tant de frayeur.
Ne fardex point par des Contes frivoles
Des Faits si beaux , si glorieux :

Que le Vaincu menace & triomphe en pa-
roles ,

Et par de faux Exploits s'élève jusqu'au Cieux ,

Nos simples vérités passent leurs hyper-
boles. .

Comme plangez dans un profond som-
meil ,

Les Ennemis se paissent de beaux
Songes ,

Mais enfin vaicy le réveil :

Qui va dissiper ces mensonges.

Que n'attendoient-ils pas de cet immense
Corps

De fieres Nations contre nous ramassées ?

Ils se statoient de voir par leurs communs
efforts

Toutes nos forces renversées.

Cependant un Roy seul sans en estre al-
larmé ,

91 LE MERCURE

Fait teste à l'Univers armé.

Il fait plus, d'une main ce Prince redoutable

Combat les effort dangereux

D'une Ligne si formidable,

Et de l'autre en Roy genereux,

Par une valeur secourable,

Il sauve un Peuple malheureux.

Et brise le joug qui l'accable.

Quel espoir, quel orgueil vous est encor permis

Dans une Guerre si funeste ?

Tremblez superbes Ennemis,

Ruyter est tout ce qui vous reste.

Faut-il que ce Ruyter, l'ame de ses Soldats,

Faut-il que cette illustre teste,

Ce Secours mandié plus craint que tous vos bras,

Plus redouté que la tempeste,

Vous fasse pour jamais rongir de son trépas ?

Ei qu'enfin ce grand coup nous rende une Conqueste

Que nous ne vous demandions pas ?

Mais ce n'est pas assez, vostre audace obstinée,

Par nos fréquens succès honteuse & con-
damnée,

Dément ses propres yeux pour tromper sa
fierté :

Il faut des veritez encor plus convain-
quantes,

Des Victoires plus éclatantes

Pour surmonter enfin vostre incredulité.

Pour vous persuader à force de Miracles,

Et pour confondre vos Oracles,

Il faut vous enlever tout l'Empire des
Eaux :

Il faut pour vous oster toute vostre espe-
rance ;

Avec une intrépide & noble confiance,

Aller jusqu'en vos Ports , attaquer vos
Vaisseaux.

Il faut que pour jamais deux Flotes de-
solées ,

Des Vaisseaux abymez , des Galeres
brûlées ,

De vostre orgueil puny soient l'affreux
monument ,

Que de l'Onde & du Feu le mélange ter-
rible ,

Que le bruyant éclat d'un long embrase-
ment ,

94 LE MERCURE

Rendez à tout l'Univers vostre perte visible.

Ouvrez enfin les yeux , Ennemis du repos ;

Voyez quel est le Fruit de vostre injuste Guerre :

*Louis triomphoit sur la Terre,
Louis va pour jamais triompher sur les Flots.*

Il vivoit glorieux dans une Paix profonde ,

Content de sa grandeur & du noble ascendant

Qui le rendoient l'amour , les delices du monde ;

Et vostre ambition , vostre orgueil imprudent ,

Remettant dans ses mains la Foudre & le Trident ,

Le rendent la terreur de la Terre & de l'Onde.

Que de Conquestes ! que de Villes prises , & que de Batailles gagnées depuis ce temps-là ! Tant d'avantages remportez sur les

Ennemis, leur rendent la Paix fort nécessaire. Elle dépend des Conférences qui se tiennent à Nimègue, où depuis que l'Assemblée est devenuë considérable, toutes les Ambassadrices qui se voyent familièrement, & sur tout celles dont les Maris sont demeurez en bonne intelligence avec les Ambassadeurs de France, ont formé une Société pour le Jeu, qui leur fait passer agréablement tous les jours de la Semaine, de sorte qu'elle se trouve toute partagée entre les Ambassadrices d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Suède, de Dannemarc, & de Hollande. Chacune reçoit la Compagnie chez elle à son tour, & la régale d'une Collation de Fruits & de Confitures, avec des Vins & des Liqueurs en abondance.

Quoy que les Dames n'aillent pas régulièrement chez les Ambassadeurs qui n'ont point de Femme, elles ne laissent pas de s'assembler quelquefois chez Monsieur le Marechal d'Estrades, & chez Monsieur le Comte d'Avaux, qui par la maniere dont ils les reçoivent, leur font connoître que la magnificence est inséparable de l'honnesteté qu'ils ont pour le Sexe. Ce dernier leur a donné depuis peu une Feste des mieux ordonnées, malgré le peu de temps qu'il eut à s'y préparer. Il y avoit Assemblée à l'ordinaire chez une des Ambassadrices, & la correspondance qui est presentement à Nimegue entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne, ayant fait agréer à Madame la Marquise de los Balbases une Partie de Jeu pour le lendemain

lendemain chez M^r le Comte d'Avaux , toute la Compagnie s'y rendit , quoy que ce fust le jour de Madame Tempel Ambassadrice d'Angleterre. Monsieur l'Evesque de Marseille, que cét Ambassadeur avoit reçu chez luy à son passage de Pologne en France , partagea le plaisir de cette Feste. Elle parut avec tout l'éclat possible , & il ne s'en faut pas étonner , M^r le Comte d'Avaux estant tres-commode-ment logé , meublé magnifiquement , & servy par les meilleurs Officiers qui soient à Nimegue. Joignez à cela la joye qu'il se fait de ne rien épargner pour les Dames, quand il s'agit de les régaler. Le Jeu commença à trois Tables dans la Chambre d'audiance qui est tres - richement meublée. Quelques Ambassadeurs y jouer-

rent avec les Dames. La Marquise de los Balbafes Ambassadrice d'Espagne, & Sœur du Connestable Colonna, s'y estoit renduë avec la Duchesse de S. Pedro & la Marquise Quintany ses deux Filles. Le Mary de la premiere est à Nimegne, & l'autre est mariée au Fils du President de Castille qu'elle n'a point encoir veu. Le Marquis de los Balbafes, de la Maison de Spinola, y vint avec Dom Ronquillo son Collegue, & apres qu'on eut allumé plusieurs grands Torchères & Flambeaux de vermeil, on apporta les Liqueurs, les Eaux glacées, les Fruits, & les Confitores. Le Chocolat fut donné en suite, & pendant que le Jeu continua, les Violons de Messieurs les Ambassadeurs de France se firent entendre dans l'Antichambre éclair-

rée de Lustres & d'un grand nombre de Bougies. Plusieurs Personnes considérables de l'un & de l'autre sexe, y dansoient en presence des Excellences qui ne jouïoient point. Le Jeu ayant esté quitte à dix heures du soir, toutes les Dames entrèrent dans une Salle, où vis-à-vis du Bufet il y avoit une Table à deux retours, & vuide dans le milieu. Elle fut servie avec une propreté merveilleuse, & il n'y manqua rien de tout ce que le País & la Saison pûrent fournir de plus délicat & de plus exquis. Une si grande profusion de toutes choses surprit d'autant plus, que la Partie n'avoit esté résolüe que le soir précédent. L'éclat d'un des plus beaux Bufets qu'on puisse voir, ne satisfaisoit pas moins la veüe par la richesse & par le grand

E. ij

nombre de Bassins & de Vases d'un tres-beau vermeil , que la délicatesse des Mets contenoit la diversité des gousts. Il n'y eut aucun ordre de préseance. Les Dames & quelques Ambassadeurs s'affirent à table aux endroits où chacun se trouva apres qu'on fust entré dans la Salle. M^r le Comte d'Avaux se tint presque toujours dans le vuide de la Table où personne n'estoit assis. Il voulut servir les Dames, tandis que les Pages portoient incessamment sur des Soucoupes de vermeil , des meilleurs Vins de France & d'Italie , & des plus délicieuses Liqueurs de l'Europe. Apres le Soupe , toute la Compagnie passa dans la premiere Antichambre, où plusieurs rangs de Chaises placées tout autour laissoient dans le milieu un vuide assez grand pour

y danser commodement. Tout le premier rang étoit occupé par les Ambassadeurs & par les Dames, & les autres le furent par un grand nombre de Demoiselles & de Gentils-hommes François, Allemands, Espagnols, Italiens, & des autres principales Nations de l'Europe. Les Bourgeois vinrent en foule regarder l'Assemblée par les Fenestres. Il leur estoit nouveau d'en voir une composée de tant de Personnes Illustres. Les Ambassadrisses, & la plûpart des Ambassadeurs, qui furent pris pour danser, ne firent que des réverences. Il seroit difficile de s'en acquiter d'une manière plus galante que fit le Marquis de los Balbases. La Marquise Quintany sa Fille se fit admirer dans le bon air & dans la justesse de sa danse, sans que sa Coiffure

à l'Espagnole, ses grandes Manches de tafetas couleur de feu attachées au poignet, & son vaste Garde-Infant, diminuassent rien de la grace qui attira les loüanges de tout le monde. La Feste dura jusqu'à une heure apres minuit. Chacun sortit également satisfait de la magnificence & des manieres honnestes de Monsieur le Comte d'Avaux, qui avoit si bien donné ses ordres, qu'il trouva moyen d'empescher la confusion qui est presque toujours inévitable en de pareilles occasions.

Je croy, Madame, que quand le Nom d'Avaux ne vous seroit pas connu par les Grands Hommes qui l'ont rendu illustre, les Lettres de Voiture vous auroient appris combien il est glorieux de le porter. C'est une tres-ancienne

Famille; & dès le temps de Charles IX. Henry de Mesmes Seigneur de Mallassise, estoit Ambassadeur en Espagne. Il y a eu depuis dans cette Maison des Maistres des Requestes, des Conseillers d'Etat, un Lieutenant Civil & Prevost des Marchands, un Sur-Intendant des Finances & Secretaire de l'Ordre du Roy. Le Comte d'Avaux Plenipotentiaire pour la Paix en l'Assemblée de Munster, s'est acquis beaucoup de gloire dans ses Ambassades d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Suede & de Danemarc. Celuy qui a presentement la mesme qualité de Plenipotentiaire à Nimégue est son Neveu. On voit assez qu'il est né galant par ce qu'il fait tous les jours. Il a du merite, de l'esprit; & quoy qu'il soit jeune encor, il

a déjà esté Ambassadeur à Venise. Il est Fils de feu M^r de Mesmes Seigneur d'Irval, President à Mortier, & Frere de M^r de Mesmes qui remplit aujourd'huy cette grande Charge avec une approbation si generale. Je ne vous dis rien de ce President. Vous sçavez qu'il est Prevost des Ordres, & fort estimé du Roy. Le choix que je vous ay déjà mandé qu'on avoit fait de luy dans l'Académie Françoise pour succeder à M^r Des-Marests, fait les éloges de son Esprit. Cependant je ne puis sortir de Nimégue sans vous dire que j'auray souvent de pareilles Nouvelles à vous en donner. Vous ne serez pas fâchée de voir que les François s'y distinguent par la magnificence & par la galanterie, cōme ils font à l'Armée par la valeur.

Enfin , Madame , je vous tiens parole , & je vous envoie ce que je vous avois fait espérer sur la fin de ma Lettre du mois de Juillet , par laquelle je vous promettois une des plus belles Pièces d'Eloquence que vous eussiez jamais veuës. Ne me sçachez point mauvais gré du retardement. Je vous donne les choses le plustost qu'il m'est possible de les avoir ; il n'importe en quel temps , pourveu qu'elles soient bonnes ; & le Compliment que Mr Quinaut fit au Roy à son retour de Flandre , ne sera pas moins nouveau pour vous qu'il l'auroit esté lors qu'il eust l'honneur de le faire , puis que personne n'en a rien veu , & qu'on le demande tous les jours. Il estoit alors Directeur de l'Académie Françoise , à laquelle le Roy fait

E v

PO6 L E M E R C V R E

l'honneur de la recevoir comme une Compagnie Souveraine. Ainsi il fut conduit par le Maistre & le Grand Maistre des Ceremonies , accompagné de plusieurs Personnes de la plus haute qualité qui sont du Corps de cette celebre Compagnie. Sa Majesté luy presta une tres-favorable audience, & voicy de quelle maniere il luy parla.



COMPLIMENT FAICT AU ROY
par l'Académie Françoise, Monsieur
Quinaut Directeur de cette Compagnie portant la parole.

SIRE,

*A la veüe de Vostre Majesté
trionphante & comblée de gloire,
Nous sommes saisis d'un excès de joye
qui nous interdit presque la parole,*

Et qui ne permet à nostre zele de s'exprimer qu'imparfaitement. Mais, SIRE, ce n'est point dans cette occasion que l'Académie Françoisse doit apprehender de ne paroistre pas assez éloquente : Il suffit qu'elle vous parle de vous-mesme pour estre assurée de ne rien dire que de merveilleux. On n'a jamais rien imaginé de si grand que les Entreprises, que vous venez d'exécuter, & le simple récit de vos Actions est le plus parfait de tous les Eloges.

Vostre Majesté s'est dérobée aux douceurs du repos pour courir aux fatigues & aux dangers : Elle n'a pas attendu que le Printemps luy revint ouvrir les Champs où tous les ans elle va cueillir des Palmes nouvelles ; l'ardeur de son courage à surmonté les obstacles d'une Saison rigoureuse ; sa prévoyante Sagesse a réparé par d'innombrables précau-

tions la sterilité des Hyvers ; & sa Prudence a disputé avec sa Valeur à qui se signaleroit par de plus grands prodiges.

Du moment, SIRE, que la Renommée eust annoncé le jour de vostre Départ, la Victoire s'empressa pour vous accompagner, & la Terreur devança vostre marche. Le premier éclat de la foudre dont vous estiez armé, est tombé sur une Ville superbe dont rien n'avoit pû abatre l'orgueil, & toute fiere qu'elle estoit d'avoir bravé les efforts unis de deux celebres Capitaines, elle ne vous a résisté qu'autant qu'il le falloit pour vous donner l'avantage de l'emporter de vive force. Ce fut alors que vous éprouvâtes heureusement jusques à quel point vous avez porté l'exaltitude de la Discipline Militaire: Vos Soldats combattirent en Héros, tant ils furent tous animés par vo-

*stre presence ; mais apres avoir ren-
versé tout ce qui s'estoit opposé à
l'impetuosité de leur courage, ils s'ar-
resterent par vos ordres dans la cha-
leur de la Victoire , & n'oserent tou-
cher aux riches depouilles que le
droit de la Guerre leur avoit li-
vrées. Il ne vous en coûta qu'une
parole pour empêcher l'affreuse de-
solation d'une Ville florissante :
Vous eustes le plaisir de la pren-
dre & de la sauver en mesme
temps , & vous fustes bien moins
satisfait de vous en rendre le Mai-
stre , que d'en devenir le Conserva-
teur.*

*Ce grand succès a esté suivy d'un-
autre encore plus grand , & qui pa-
roissoit au dessus de nos plus hautes
esperances. Vos Peuples sont accourus
à ce spectacle , ils ont esté transpor-
tez de joye en voyant sortir les En-
nemis que vous avez chassés d'une*

110 LE MERCURE

redoutable Retraite , & ils benissent tous les jours la Main victorieuse qui les a delivrez des courses , des ravages , des incendies dont ils estoient souvent surpris & continuellement menacez. Ce n'estoit qu'à Vous , SIRE , que le Ciel avoit reserve l'honneur de forcer la Barriere fatale qui donnoit des bornes trop étroites à vostre Empire , & de faire du plus fort Boulevard de l'Espagne , un des principaux Remparts de la France.

Cependant , comme si ç'eust esté encore trop peu pour V. M. de voir que tout cedit où vous estiez present , vous avez entrepris de vaincre mesme où vous n'estiez pas. Vous avez separé vos Troupes pour étendre vos progrès en divers lieux. Une partie de vostre Armée a suffy pour gagner une Bataille , & pour achever la Conqueste de l'Artois , &

GALANT. III

vous avez pris soin qu'un Prince qui a partagé avec Vous la gloire de votre auguste Naissance, eust aussi part aux honneurs de votre Triomphe.

Ce n'est pas seulement sur la Terre que la Victoire accompagne vos Armes, elle a volé pour les suivre jusques sur les Mers les plus éloignées. Une Flote ennemie qui avoit sur la vostre toute sorte d'avantages, excepté celui de la Valeur, vient d'estre attaquée & détruite, & ses débris flotans portent la terreur du Nom de V. M. sur les bords les plus reculés du Nouveau Monde.

Quel bonheur pour nous d'avoir un Protecteur si glorieux, & qui donne à célébrer des Evenemens si memorables ! Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs qu'en luy-mesme un modèle parfait de la Vertu heroïque ; & nous sommes certains

111 LE MERCURE

que l'éclat immortel de sa gloire se répandra sur nos Ouvrages, & leur communiquera le privilege de passer jusqu'à la dernière Posterité. Quand nous décrirons vos travaux, SIRE, nous ne serons pas dans l'embarras de n'avoir souvent à vous offrir que les mesmes loüanges que nous vous aurons déjà données : Quoy que vous ne cessiez point d'estre Conquerant, chacune de vos Conquestes est toujours achevée d'une maniere nouvelle & surprenante; & les Images fidelles que nous en ferons seront autant de differens Tableaux dont chacun aura sa beauté singuliere.

*Après avoir connu si avantagen-
sement combien vous estes redouté de
vos Ennemis, reconnoissez avec
quel excés de tendresse & de vene-
ration vous estes aimé & presque
adoré de vos Sujets. Voyez le ravis-*

sement qui se montre dans tous les yeux qui vous regardent ; écoutez les acclamations qui retentissent de toutes parts à vostre veüe. Il faut toutefois , SIRE , ne vous rien déguiser, la joye publique n'éclate point tant encore pour le succès de vos entreprises , qu'en faveur de vostre retour. C'est ce retour si ardemment souhaité qui dissipe nos allarmes : Que nous serions heureux s'il les dissipoit pour toujours ! Nous n'avons encore pû considérer vostre grand Cœur qu'avec une admiration inquiète. Nous n'osons presque vous faire voir de brillans Portraits de la Gloire qui vous engage si souvent dans le peril ; elle ne vous paroist que trop belle , & ne vous emporte que trop loin.

Mais , graces à vos Exploits , nous devons esperer que nos craintes seront bien-tost finies ; cette Ligue qui se croyoit si formidable est fra-

114 LE MERCURE

pée elle-mesme de la consternation qu'elle pretendoit jetter jusques dans le cœur de vostre Royaume : Les plus fieres Puissances de l'Europe armées & réunies ne peuvent s'empescher d'estre convaincues de leur foiblesse contre une Nation que vous rendez invincible : Plus elles vous ont opposé d'Estats, de Princes, de Rois, plus elles ont fourny d'ornemens à vos Triomphes, & leurs disgraces & vos Triomphes doivent leur avoir assez appris que le dessein de vous faire la Guerre leur fut bien moins inspiré par leur jalousie, que par la bonne fortune de V. M.

On n'en doit point douter, SIRE, il n'y a plus rien qui puisse sauver vos Ennemis, que le secours de la Paix. Vous voulez bien leur laisser encore cet unique & dernier moyen d'arrester les progrès étonnans de vos armes, & nous applaudissons avec

plaisir à vostre moderation. La France n'a plus besoin que vous étendiez ses limites : Sa veritable grandeur est d'avoir un si grand Maistre. Le Ciel à qui nous vous devons, nous a donné dans un seul bien tous les biens ensemble, nous ne luy demandons rien de nouveau; c'est assez qu'il nous laisse paisiblement jouir de la felicité de vostre Regne. Il suffit qu'il ait soin de conserver une vie glorieuse à nostre bonheur est attaché, & qui vaud plus mille fois que la Conqueste de toute la Terre.

Ce Compliment plût beaucoup au Roy. Aussi ne se contenta-t-il pas de témoigner d'abord à M^r Quinaut qu'il en estoit tres-satisfait; l'ayant revu quelque temps apres l'audiance, il eut la bonté de luy dire une seconde fois qu'on ne pouvoit mieux parler. La réputation qu'il

s'est acquise par les beaux Ouvrages que nous avons de luy, ne faisoit pas moins attendre du talent qu'il a de bien exprimer les choses. La matiere estoit grande, & M^r Quinaut fort capable de la traiter. Il est Auditeur des Comptes, & aussi estimé de sa Compagnie qu'il la toujours esté des plus considérables Personnes de la Cour.

Après avoir parlé des Conquestes du Roy, passons à la bonté de ce Prince, & disons qu'aimant à la faire paroître pour toutes les Personnes considérables de sa Cour, il a donné à Monsieur le Comte de Cossé la Charge de Grand Pannetier de France que possédoit feu M^r le Comte de Cossé son Pere, dont je vous ay mandé la mort dans ma premiere Lettre de cette Année. Ainsi, Ma-

dame , je ne vous repete point qu'il a esté un des plus galans Hommes de son temps , que ses belles qualitez luy avoient également attiré l'estime de l'un & de l'autre Sexe , & qu'après avoir donné des marques d'un grand courage & d'une extrême prudence , dans une infinité de Sieges & de Batailles dont il s'est toujours glorieusement tiré , il a conservé jusqu'au dernier moment de sa vie une fidelité inébranlable pour son Prince. M^r le Comte de Cossé son Fils , quoy qu'il n'ait pas encor dix ans , se montre déjà prest à marcher sur les traces de ses Ancestres , à qui une haute Naissance jointe aux signalez services qu'ils ont de tout temps rendus à l'Etat , a fait obtenir les plus grandes Charges de la Maison de nos Roys. Celle

de Grand Pannetier de France est une des plus anciennes, & il y a deux cens ans qu'elle est dans la Maison de Cossé. Je serois trop long si je voulois nommer tous les Grands Hommes qui en sont sortis ; je vay seulement vous en faire connoistre quelques-uns. Jean de Cossé Senéchal de Provence, estoit Favory de René d'Anjou, Roy de Sicile & Comte de Provence, qui le fit son Ambassadeur aupres de Louïs XI. son Neveu. Il eut l'adresse d'accorder leurs Dêmeslez, & d'empescher que la Comté de Provence ne fust donnée au Duc de Bourgo-gne.

René de Cossé Neveu de Jean, Seigneur de Brissac en Anjou, Grand Pannetier & Fauconnier de France accompagna Charles VII. à la Conqueste de Naples,

& se trouva aux Batailles d'Aignadel & de Marignan, où il donna de grandes marques de courage & de valeur.

Charles de Cossé Marechal de France, n'en fit pas moins paroistre en Italie à la Rencontre des Impériaux & des Savoyards. Il estoit Grand-Maistre de l'Artillerie, Gouverneur de Paris & de Picardie, & Lieutenant General pour le Roy Henry II. en Piémont. Je ne vous dis rien de Timoléon de Cossé Grand Fauconnier de France, & Colonel General de l'Infanterie Françoisse. Son trop d'ardeur luy coûta la vie au Siege de Mucidan. Il y fut tué, pour s'estre trop avancé en voulant reconnoistre la Brèche. Charles de Cossé son Frere, Duc de Brissac, Marechal de France, & Chevalier des Ordres du Roy,

a eu la gloire de remettre Paris sous l'obéissance de Henry IV. & c'est de luy que sont descendus les Ducs de Brissac, & le Comte de Cossé d'aujourd'huy.

Puis que nous sommes sur le Chapitre des grandes Maisons du Royaume, je doy vous entretenir encor d'une autre.

Je vous appris il y a deux mois que Monsieur le Marquis de Foix s'estoit marié, Vous apprendrez aujourd'huy qu'il a esté receu dans la Charge de Chevalier d'Honneur de Madame, apres avoir eu l'agrément de Leurs Alteſſes Royales pour en traiter avec Monsieur le Comte de Vaillac qui la possédoit ; & comme je me souviens que vous ne fustes pas contente alors de ce que je vous marquay seulement qu'il estoit d'une des plus gran

grandes Maisons du Royaume, je vay vous en dire quelque chose de plus particulier. Il est certain que celle de Foix est Illustre par tant d'avantages, qu'il s'en trouve peu qui aye paru avec plus d'éclat. Elle a possédé les Comtez de Barcelonne, de Carcassonne, de Besiers, de Foix, de Montcade, de Perigord, & de Castelbon; la Vicomté de Narbonne, la Duché de Nemours, la Principauté de Bearn, & le Royaume de Navarre. Elle est sortie des Rois d'Arragon, alliée de ceux de Castille, de Hongrie, de Bohême, & de France; des Empereurs d'Allemagne, des Archiducs d'Autriche; des Comtes de Toulouse, d'Urgel, de Cardonne, d'Artois, de Comminges, d'Albret, de Miossens &

de Candale ; des Marquis de
 Levy & de Montferrat ; des
 Ducs de Bretagne , de Lorrain-
 ne , d'Orleans , de Bourbon , &
 de tant d'autres , qu'il ne faut
 pas s'étonner si les Grands
 Hommes qui en sont sortis ont
 toujours tâché de répondre à la
 gloire de leur naissance par celle
 de leurs actions. Je laisse un Ro-
 ger de Foix , qui étant entré de
 premier dans Antioche quand
 elle fut prise d'assaut par les
 Chrestiens , la defendit contre
 tous les Infidèles assemblez , &
 ne se rendit pas moins fameux
 que Godefroy de Bouillon dans
 la Conquête de la Terre-Sain-
 te : Un Raymond , qui ayant
 suivy Philippe Auguste dans la
 Syrie , fit des choses incroya-
 bles au Siege d'Acre , où il com-
 batit seul à seul le Neveu du

G A L A N T: 123

Sultan, qu'il tua à veü de deux grandes Armées, & des Rois de France, d'Angleterre & de Jerusalem : Un Roger-Bernard, dit le Grand ; Un Roger-Rotfer qui fit trembler les Sarrafins en Egypte ; & enfin un Gaston, qui s'estant montré invincible contre l'Angleterre, vangea l'Espagne de la tyrannie des Mores, & tua de sa main à la teste de leur Armée Guilhem-Raimond, Fils d'un de leurs Rois. Je viens à Jean de Foix, Gouverneur de Languedoc pour le Roy Charles VI. qui ménagea si bien les esprits des Peuples, qu'il assura le repos de cette grande Province dans un temps où il y avoit du trouble de tous costez dans l'Estat. Odet de Foix, Viconte de Lautrec, surnommé *le Preneur de Villor*.

vangea par le sang & par le feu la disgrâce qui estoit arrivée devant Pavie à François I. Et avant luy Gaston de Foix , Duc de Nemours , ayant esté fait General de l'Armée du Roy Louis XII. son Oncle à l'âge de vingt-deux ans , avoit donné des marques de la plus haute Valeur en Italie , où il renversa les Forces des Venitiens, du Roy de Castille, & du Pape , avec une vitesse qui ne se peut concevoir. Mais si le grand Nom de Foix a tant fait de bruit dās les Armées, il ne s'est pas rendu moins considerable dans l'Eglise. On a veu un Pierre Cardinal de Foix , Legat du Pape en France , qui délivra l'Eglise du Schisme dont elle estoit déchirée depuis longtemps. On a veu un autre Pierre , aussi Cardinal de Foix , qui

par sa prudence dissipa les Troubles du Milanois ; Un Paul de Foix Archevesque de Thoulouse , qui se montra un des plus fermes appuis de la Religion & de l'Estat , en Ecosse , en Angleterre & en suite à Rome , où il fut envoyé Ambassadeur ; Et de nos jours , Madame , avec combien de gloire Jean-Roger de Foix a-t-il commandé des Regimens de Cavalerie & d'Infanterie en Catalogne , sous M^r le Marechal de la Mothe-Houdancourt ? Ils s'est signalé par la maniere vigoureuse dont il l'a defenduë contre la tyrannie des Espagnols, & ses grandes actions sont assez connuës de tout le monde. Il estoit Pere de Monsieur le Marquis de Foix d'aujourd'hui, qui ayant appris dans cette derniere Guerre , que les

126 LE MERCURE

Ennemis estoient fortis de Puy-
cedra pour ravager la Province
de Foix dont il est Gouverneur,
vint à eux à la teste de la No-
blesse , & leur en ayant fermé
l'entrée , les repoussa jusqu'au
fond du Roussillon avec autant
de honte pour eux , qu'il s'es-
toient promis de succès dans leur
entreprise.

Dans le moment que je vous
écris cecy , on m'apprend que
Monsieur de Maignon a presté
Serment entre les mains de Sa
Majesté pour la Lieutenance de
Roy de Normandie. Vous sça-
vez , Madame , la considération
où il est dans cette Province. Il
n'a pas moins de naissance que
de merite , estant de la famille
de feu M^r le Marechal de Ma-
ignon , qui fut un des plus
grands Hommes de son temps.

Il est allié des plus Illustres Maisons du Royaume, je veux dire, de celles mesme des Princes.

Pendant que les uns entrent dans les grandes Charges, les autres sortent du monde; quelque grande figure qu'on y ait fait, il en faut partir, comme vous allez voir par les deux Articles suivans.

Nous avons perdu Monsieur le President de Maisons, qui est mort fort âgé au commencement de ce mois, apres s'estre fait tailler. Sans cette resolution que les extrêmes douleurs luy firent prendre M^r de Lorme son Medecin qui demeuroid avec luy, & qui a prés de six-vingts ans, luy auroit pû encore prolonger la vie. Il estoit magnifique dans sa dépense, tres-bon Juge, & fort éclairé dans les

128 LE MERCURE

Affaires , dont son âge & ses grands Emplois luy avoient donné beaucoup d'experience. Il avoit esté Premier President de la Cour des Aydes , Sur-Intendant des finances , & Gouverneur de S. Germain en Laye & de Versailles. Il s'appelloit René de Longüeil , estoit Marquis de Maisons , & sortoit d'une illustre & fort ancienne famille. Dès l'an 1415. le Chevalier Raoul de Longüeil se signala , & fut tué à la Bataille d'Azincour. Jean de Longüeil President au Parlement eut deux fils , dont l'un fut President comme luy , & l'autre Evêque d'Auxerre. Le President épousa une Sœur du Chancelier de Morvilliers , & eut un fils Evêque de Leon , & un autre qui fut Seigneur de Maisons , & qui laissa plusieurs

Branches , de l'une desquelles est sorty celuy dont je vous mande la mort. Monsieur le President de Longueil son fils avoit esté reçu en survivance de sa Charge. C'est le quatrième President à Mortier de cette famille. La feuë Reyne Mere l'avoit fait son Chancelier. Il est honneste , bon Amy , civil & entendu dans les Affaires.

Madame de Puisieux , Sœur de M^r le Grand Prieur de France , & de feu M^r de Valencé Archevesque de Rheims , est morte icy depuis quelques jours , fort regretée de tous ceux qui la connoissoient. feu M^r de Puisieux son Mary estoit Secretaire d'Etat , & avoit en mesme temps le Département de la Guerre & des Etrangers. Il n'a point eu d'Emplois qu'il n'ait meritez &

par luy-mesme, & par l'avantage qu'il avoit d'estre fils de l'illustre Chancelier de Sillery, qui ayant tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent Homme d'Etat, s'est acquité des plus importantes Négociations avec un zele qui n'a jamais eu pour objet que la grandeur & la gloire de son Maître. Il n'y a personne qui n'en soit instruit, & il faut n'avoir pas leu nostre Histoire pour ignorer qu'il fut envoyé Ambassadeur en Italie, en Allemagne, aux Païs-Bas, & en Suisse; que ce fut luy qui conduisit le Mariage de Henry IV. & le Traité de Vervins, & que dans ces différentes occasions d'un long Ministère, il s'acquit une réputation qui augmenta fort l'estime qu'on avoit déjà pour la Maison

des Brularts dont il estoit. Non seulement les grandes Charges l'ont toujours renduë tres-considérable, mais elle est d'une fort ancienne Noblesse, & alliée des meilleures familles du Royaume. Il y a eu deux Secretaires d'Etat de cette Maison. Elle a donné plusieurs Premiers Presidents au Parlement de Dijon, un President à Mortier, & un Procureur General à celuy de Paris, sans parler des Maistres des Requestes & des Conseillers d'Etat qu'on y a veus. Madame de Puisieux n'en diminua point la gloire en y entrant, son merite répondoit à sa naissance. Elle avoit l'esprit infiniment éclairé, solide, ferme, & une éloquence naturelle qui ne manquoit jamais de persuader. Elle a esté magnifique dans sa fortune, &

132. LE-MERCVRE

fait paroître une constance admirable lors qu'elle ne s'est pas veuë en état de faire tout ce que son grand cœur auroit souhaité. Elle a reçu souvent & sous le Regne de Louis XIII. & pendant la Régence de la feuë Reyne Mere, de glorieuses marques de leur bienveillance ; mais rien ne l'a mise dans une plus haute considération , que les faveurs que le Roy a répandues sur elle en plusieurs rencontres d'une manière , qui a fait assez connoître qu'il la distinguoit de la plus grande partie de celles de son Sexe. Aussi les premières Personnes de l'Etat ont continué jusqu'à la mort à luy donner des preuves d'une estime toute particulière ; & si jamais femme n'eut tant d'Amis & d'Amies , on peut dire que jamais

emme ne mérita plus d'en avoir. Elle est morte avec une présence d'esprit & une fermeté digne de celle qu'elle a fait éclater dans toutes les actions de sa vie ; & ceux qui l'ont assistée dans ces derniers momens, n'ont pas moins admiré son courage à ne se point étonner de ce qu'ils ont de terrible, que sa piété pleine de ferveur à se soumettre aux ordres de Dieu.

Les Articles précédens vous ayant appris la mort , & vous ayant fait connoître le mérite de deux Personnes aussi Illustres par leur grande vertu que par l'éclat de leur naissance, je vais dans un seul Article vous parler d'une partie de ce que la France a de plus considérable du costé de l'Esprit, & vous entretenir de ce qu'elle a de plus

134 LE MERCURE
relevé du costé de la Naissance, & des merveilleuses qualitez qui rendent les Grands Hommes recommandables. Vous jugez bien, Madame, que c'est de l'Article de l'Académie Française dont je vous vais entretenir pour m'acquitter de ma parole.

J'avois eu soin de prendre une Copie de la Piece de Vers qu'elle a jugée digne du Prix, mais je ne vous l'envoyeray point, puis que vous me mandez que vous l'avez veüe. Je vous entretiendray seulement de l'Institution de ces Prix (car je vous ay déjà fait sçavoir qu'il y en a deux) & des ceremonies qui s'observent le jour qu'on les donne. Ils sont chacun de la valeur de trente Pistoles, & consistent en deux Medailles d'or, dont l'u-

ne représente un Saint Louis, & l'autre le Portrait du Roy. Le Prix de Prose a esté fondé par feu M^r de Balzac qui estoit de cet Illustre Corps. Les excellens Ouvrages qu'il nous a laissez se lisent tous les jours avec admiration, & c'est avec beaucoup de justice qu'on l'a fait passer pour le plus Eloquent Homme de son temps. Comme l'argent qu'il a laissé pour cela, ne produit pas chaque année un interest assez fort pour remplir la valeur du Prix, on ne le donne que tous les deux ans; & à l'imitation de ce Grand Homme, un Académicien d'autant plus généreux qu'il ne veut point se faire connoître, a fourny jusqu'icy la mesme somme pour le Prix des Vers. Messieurs de l'Académie en choisissent le Sujet, aussi bien

136 LE M E R C V R E

que de la Prose. Ils en avertissent le Public un an auparavant par quelques Affiches; & ceux qui travaillent sur ces matieres, sont obligez d'envoyer leurs Pieces dans le dernier jour d'Avril, sans se nommer, afin que n'en connoissant point les Auteurs, ces Messieurs les puissent examiner sans aucune préoccupation qui les fasse plutôt pancher vers l'un que vers l'autre. Les Prix se donnent publiquement; & comme ils ont choisy le Jour de S. Louis pour en faire la distribution, le Roy a commencé cette année d'en augmenter la solemnité pour eux, en donnant ses ordres pour leur faire chanter la Messe en Musique, & prononcer le Panégyrique de ce Grand Saint. Ainsi la Messe fut célébrée ce Jour-là

pour leur Compagnie par M^r l'Abbé du Pont Chapelain du Louvre. M^r Oudot qui a fait tant d'agréables choses, y fit admirer son Génie pour la Musique. Tout ce qui s'y chanta estoit de luy. M^r L'Abbé de S. Martin fit le Panégyrique du Saint, & marqua d'une maniere fort ingénieuse tout ce que le Roy faisoit pour élever un Corps aussi illustre que celuy devant lequel il parloit. Il eust esté difficile de luy choisir des Auditeurs qui se connussent mieux aux belles Choses; & puis qu'il les satisfit tous, on ne peut douter qu'il ne fust digne des applaudissemens qu'il reçeut. L'aprèsdînée on tint Assemblée publique; où se trouverent quantité d'Evesques & de Gens de la première Qualité. M^r l'Abbé Tal-

lemant le jeune, comme Directeur de la Compagnie, expliqua d'abord en peu de mots la maniere dont on s'estoit servy pour juger des Pièces qui avoient merité le Prix, & les donna à lire à M^r l'Abbé Regnier. Il commença par celle de Prose, & personne ne s'estant présenté pour en déclarer l'Autheur, il leut en suite celle de Vers. Elle se trouva digne de l'approbation que vous luy avez donnée; & apres que la lecture en eut esté faite, M^r l'Abbé Tallemant fit connoistre qu'on venoit d'apprendre qu'elle estoit de M^r de la Monnoye Correcteur des Comptes à Dijon. Je croy, Madame, que les Prix n'ont encor esté donnez que trois fois, & c'est le troisieme qu'il a déjà remporté pour les Vers. Il seroit

à souhaiter pour ceux qui ont
 entré en concurrence avec luy,
 que Messieurs de l'Académie
 luy donnaissent la premiere Pla-
 ce vacante. Comme la qualité
 de Juge ne laisseroit plus rece-
 voir ses Ouvrages, les autres
 auroient plus de courage à tra-
 vailler. Ces deux Pièces ayant
 esté leuës, M^e Cordemoy qui est
 de leur Corps, & Lecteur de
 Monseigneur le Dauphin, en
 leur deux autres de Prose sur des
 Sujets différens. Elles estoient
 d'un Président & d'un Avocat
 de Soissons qu'on ne m'a pu
 nommer, & avoient esté en-
 voyées par l'Académie de cette
 mesme Ville, qui doit ce tribut
 à celle de Paris par une des Loix
 de son Etablissement. Il y en a
 une autre qui l'oblige à ne pren-
 dre pour son Protecteur qu'un

des Quarante qui composent l'Académie Française, & c'est ce qui luy a fait choisir Monsieur le Cardinal d'Éstrées qui en est. Ces Lectures furent suivies d'un panégyrique du Roy que fit M^r l'Abbé Tallemant, en décrivant toute la Campagne. Il parla avec une liberté qui faisoit voir qu'il estoit maître de ses pensées, & qu'il ne cherchoit point ce qu'il disoit. Il s'exprima par des termes si choisis, & tout ce qu'il dit fut prononcé avec tant de grace, qu'il auroit pû faire valoir des choses médiocres; mais outre qu'on n'en peut dire sur une si éclatante matière, jamais il n'y eut Discours si éloquent. Les grandes Actions du Roy furent peintes avec les plus vives couleurs. Tout estoit également

fort, rien d'ennuyeux, rien de languissant. La joye estoit marquée sur le visage de ses Auditeurs; & il eut celle de se voir obligé plus d'une fois de s'interrompre luy mesme pour laisser finir les applaudissemens qu'il recevoit. Enfin, Madame, si le Roy ne se rendoit tous les jours loüable par uue infinité d'endroits nouveaux qui surprennent autant qu'ils donnent sujet de l'admirer, je ne croy pas que personne oüst entreprendre de le louer apres Mr l'Abbé Tallemant. Aussi, quand il eut finy, il eut beau demander, comme on fait ordinairement, si quelqu'un des Académiciens n'avoit rien à lire, chacun se leva, & dit tout haut, qu'apres ce qu'on venoit d'entendre, on ne pourroit plus rien

trouver de beau , & qu'il en falloit demeurer là.

J'ay bien de la joye , Madame , de voir par vos Remarques sur l'Ouvrage de M^r de la Monnoye , que vous estes tombée dans mes sentimens. Tous les endroits que vous louez m'avoient extrêmement plu , & j'ay trouvé comme vous la Poësie toute rianee. Il est vray que la matiere en estoit bien favorable , & que l'Education de Monseigneur le Dauphin qu'on avoit choisie cette année pour Sujet de la Piece de Vers , offroit de grandes idées à l'Esprit. Que ce jeune Prince en a ! & qu'il estoit difficile que la Nature aidée du secours des plus habiles Maîtres que la France luy ait pû donner , ne fist pas en luy un de ses Chef-d'œuvres les plus accomplis.

Ce n'est point assez de dire qu'il n'ignore rien, on peut adjoûter sans flaterie qu'il excelle dans tout ce qu'il sçait. Il a une si parfaite connoissance des Fables, que dès ses premières années il ne voyoit point de Tapifferie qui en representast quelqu'une, qu'il ne l'expliquast aussi-tost. Il sçait tres-bien les Mathématiques, il dessigne & grave admirablement, & on fut surpris un jour qu'estant entré chez M^r Sylvestre, en passant par les Galleries du Louvre, il prit un Burin, & grava sur le champ un Païsage qui meritoit toutes les loüanges qu'il reçeut. Il a gravé le Chasteau de S. Germain, dont ayant donné une Estampe à Monsieur de S. Aignan, ce Duc à qui la vivacité d'Esprit n'a jamais man-

144 LE MERCURE

que , fit cet Impromptu pour luy
rendre graces d'un si agreable
Présent.



SUR LE CHATEAU DE S. GERMAIN,

Gravé par Monseigneur le Dauphin.

Graveur Auguste & sans égal,
Qu'apres le Grand LOUIS tout
l'Univers admire ,
Quand on vous verroit peindre & gra-
ver assez mal ,
Quel Censeur oseroit y trouver à re-
dire ?
Mais on vous voit brillant comme un a-
stre Soleil
Effacer le renom de Lisippe & d'A-
pelle ;
Vous trouver toûjours sans pareil.
N'est pas une chose nouvelle.
Pour moy je ne sçaurois , à moins d'un
Impromptu ,

Vanter

*Parer le beau Present qu'il vous plaist
de me faire ,*

*Le langage des Dieux , de la haute
Vertu*

Est la récompense ordinaire.

Si mon dessein est un peu temeraire ,

J'en obtiendrai peut-estre le pardon

En vous disant d'une voix animée

*Qu'un jour malgré les coups, la poudre,
la fumée ,*

*Les cris , l'acier luisant , & le bruit du
Canon ,*

*Vous graverez encor mieux vostre Nom
Au Temple de la Renommée.*

Voicy de quelle maniere on a
fait parler ce mesme Chasteau
de S. Germain sur la mesme
Graveure.

CEluy dont la main m'a gravé ,
Bientost par mille Exploits tous rayonnans de gloire ,
Se burinant luy-mesme au Temple de
Memoire ,

Tome VII. G

S'en va dans ce grand Art estre un Maître achevé.

Ce Quatrain est de M^r de Tierceville-Mahaut, à qui Monsieur le Duc de Montausier, qui a pour luy beaucoup d'estime & de bienveillance, avoit fait voir ce petit Ouvrage de Monseigneur le Dauphin. C'est un Gentilhomme que son merite rend assez connu. Quand une infinité de Sonnets, de Madrigaux, & d'autres Pieces galantes qu'on a vetiës de luy, n'auroient pas fait connoistre qu'il a autant de feu que de délicatesse dans l'Esprit, il ne faudroit que l'entendre pour en estre persuadé. Sa conversation est fort agreable, & on est assuré de ne s'ennuyer jamais avec luy. Le soin que daigne prendre le Roy

de dresser des Memoires de sa main pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin , est une sensible marque de l'amour qu'il a pour ses Peuples , à qui par cette bonté qui luy est si naturelle pour eux , il voudroit laisser , s'il se pouvoit , un Successeur qui allast encor au delà de ses grandes qualitez. Sa Majesté qui a toujours eu de tres-particulieres considérations pour toutes les Personnes qui ont l'honneur d'estre de son Sang fait élever avec luy Messieurs les Princes de Conty & de la Roche-sur-Yon. Quelque haute que soit leur Naissance , on peut dire qu'elle n'est pas le plus grand de leurs avantages. Leur Esprit semble estre encor au dessus , & ils se montrent par là dignes Fils de feu Monsieur le

G ij

Prince de Conty leur Pere , qui en avoit infiniment ; & dignes Neveux de Son Altesse Serenissime Monsieur le Prince , dont les grandes lumieres ne font pas moins l'admiration de tout le monde , que son extraordinaire valeur. On a veu encor auprès de Monseigneur le Dauphin des Enfans d'honneur d'une grande qualité , mais qui n'estoient pas moins considérables par les talens qui les accompagnoient. Ainsi ce jeune Prince n'ayant jamais veu que de l'Esprit dans tout ce qui l'a environné , estant fort éclairé de luy-mesme & ayant pour Gouverneur Monsieur le Duc de Montausier , & Monsieur Bossuet ancien Eveque de Condom pour Precepteur , on n'a point à douter qu'il n'atteigne ce degré de per-

fection que Sa Majesté luy souhaite. Vous avez entendu parler si avantageusement de l'un & de l'autre , que je ne puis presque vous en rien dire qui ne vous soit déjà très-connu. Monsieur de Moutaustier possède toutes les qualitez d'un grand Homme. Il a une rectitude d'ame qui le rend aussi peu complaisant pour ceux qui font mal, qu'il se montre zélé Protecteur de la Vertu. Il prend toujours le party de la Justice avec une ardeur incroyable , & ne loüe que ce qui merite veritablement d'estre loüé, mais ses loüanges ne sont point des paroles , ce sont des choses de fait dont toute la Cour retentit. Vous sçavez qu'il est de la Maison de Sainte-Maure, dont l'ancienneté justifie assez la grandeur. Dés l'an

150 LE MERCURE
mil dix il paroist que Goffelin
de Sainte-Maure estoit un des
plus grands Seigneurs du Royau-
me; & en 1334. on a veu un
Guillaume de Sainte - Maure
Chancelier de France. Leur Po-
sterité qui s'est divisée en plu-
sieurs Branches; & qui ayant
tôujours pris de tres-grandes
Alliances, en a donné aux plus
Illustres Maisons, s'est conti-
nuée par vingtdegrés de décen-
te directe de masse en masse,
jusqu'à Monsieur de Montau-
sier, à qui le Marquisat qui por-
te ce nom, érigé en Duché, ap-
partient en propre. Il fut trans-
mis il y a pres de quatre cens
ans à la Maison de Sainte-Mau-
re par une des Filles d'un Duc
d'Angoulesme. Je ne vous par-
leray ny de son courage, ny de
sa valeur. La France en a esté

témoin , auffi-bien que l'Italie, la Lorraine, l'Alsace, & l'Allemagne. Dans les derniers Mouvemens fomentez par les Ennemis de la Couronne, non seulement il maintint dans l'obeïſſance du Roy les Provinces de Xaintonge & d'Angoulmois dont il eſtoit Gouverneur ; mais apres avoir rejetté avec une fidelité inviolable les Propositions avantageuſes qui luy furent faites pour l'obliger d'entrer dans le party des Rebelles, il chaffa les Ennemis des Places de Xaintes, de Taillebourg, & de Taillemon, dont ils s'eſtoient emparez ; & les ayant pourſuivis, quoy que fort inégal en nombre, il chargea & défit une partie de leur Armée à Montanié en Périgord, ſans qu'une bleſſure qu'il reçut au bras, & dont

il est demeuré estropié, luy fit
rien relâcher de la vigueur avec
laquelle il se signala dans une si
glorieuse occasion. Le Gouver-
nement de Normandie ayant
vaqué par la mort de feu Mon-
sieur de Longueville, Sa Majesté
l'en gratifia, tant en considéra-
tion de ses services, que de ceux
qu'Hector de Sainte Maure son
Frere aîné avoit rendus à l'E-
tat, non seulement en défen-
dant Rosignan dans le Montfer-
rat contre le Marquis de Spino-
la, mais en plusieurs autres oc-
casions, & sur tout dans la Val-
teline, où il fut tué en forçant
les Bains de Borino, & menant
l'Avantgarde de l'Armée que
commandoit feu Monsieur le
Duc de Rohan.

Monsieur l'Evesque de Con-
dom qui a succédé à feu M^r le

President de Perigny dans la
 Charge de Precepteur de Mon-
 seigneur le Dauphin, a prêché
 longtemps avec un succès qui
 l'a rendu digne de la réputation
 qu'il s'est acquise. Il mene une
 vie fort exemplaire, & n'ayant
 pas moins de pieté que de do-
 ctrine, il ne peut inspirer à ce
 jeune Prince que des sentimens
 conformes au dessein pour le-
 quel le Roy luy a fait l'honneur
 de le choisir. Il a beaucoup de
 douceur, des manieres aisées &
 insinuanes, qui jointes aux fa-
 vorables dispositions qu'il a
 trouvées dans l'Esprit de cet
 Auguste Disciple, y font passer
 adroitement, & sans qu'il ait
 lieu de s'en rebûter, toutes les
 connoissances qui peuvent être
 de son employ. Il est de l'Aca-
 demie Françoisse, aussi bien que

M^r Huet Sous-Précepteur de ce Prince. C'est un Homme d'une fort grande érudition, à qui nous devons plusieurs manuscrits des Ouvrages d'Origene, qui n'avoient jamais esté publiez. Vous vous plaindriez, madame, si je finissois l'Article de l'Education de monseigneur le Dauphin, sans vous parler de M. Milet qui en est le Sous-Gouverneur. Les Négociations dans lesquelles il a esté employé par M^r le Cardinal de Richelieu & par M^r le Cardinal Mazarin, tant dedans que dehors le Royaume, sont une marque incontestable de son mérite. Il est Mareschal des Camps & Armées du Roy, & a esté envoyé par Sa Majesté en Allemagne & en Pologne, où il a tres-utilement servy.

M^r Blondel qui enseigne les mathématiques à monseigneur le Dauphin, est aussi mareschal de Camp. On l'a employé quelque temps aux Indes. Il a esté Capitaine de Galere & de Vaisseau, & Envoyé extraordinaire à Constantinople, en Suède, & auprès de l'Electeur de Brandebourg. Il a beaucoup de littérature, & a fait plusieurs Livres qui n'en laissent point douter. Il en a mis au jour quelques autres de Fortifications & de mathématiques, fort estimez des François & des Etrangers. Il a travaillé en particulier auprès du Roy, qui le considere. C'est luy qui a fait le nouveau Plan de Paris, & qui a donné les Dessesins des nouvelles Portes, & du nouveau Rampart en forme de Cours.

Je ne vous diray rien de M^r Sylvestre, qui a montré à deffigner à Monseigneur le Dauphin, & qui est un tres habile Homme dans son Art, aussi bien que tous les autres Maistres qui ont de l'employ aupres de ce jeune Prince.

Selon l'ordre des choses, vous devriez trouver icy un grand Article de Guerre; car qui auroit crû qu'après nous avoir laissé faire une si glorieuse Campagne, les Ennemis n'eussent osé profiter de la fatigue de nos Troupes, & n'eussent fait tant d'apprests & de si puissantes jonctions, que pour mieux relever les avantages de la France, en faisant voir quatre Armées, plus fortes à la verité que les nostres, mais trop foibles encore pour nous attaquer, tous affoi-

blis que nous devions estre par nos Conquestes du Mois de Mars? C'estoit un Torrent capable de tout entraîner, si trouvant une Digue à l'épreuve de sa plus redoutable furie, il n'eust esté contraint de se renfermer, & de consumer ses inutiles efforts à bondir contre luy-mesme par l'impossibilité de s'étendre. Voyez, je vous prie, quelle estoit leur Armée de Flandre. Vous y trouverez les forces de huit ou neuf Puissances Souveraines, dont quelques-unes se sont autrefois défenduës seules contre la France, & dont les autres ont esté assez fortes pour secouer le joug de l'Espagne, & la réduire apres plus de quarante années de guerre, à ceder à des Sujets revoltez l'indépendance qu'ils usurpoient. Si vous

voulez réfléchir sur l'Armée qu'ils avoient en Allemagne , quels progrès ne croirez-vous point qu'elle ait dû faire ? Elle estoit composée de ces vieilles Troupes de l'Empereur qui ont si souvent batu les Otomans ; de ces intrépides Cuirassiers dont le seul nom inspire de la terreur ; de ces Hommes sortis de Famille qui n'ont jamais eu d'autre habitation que le milieu d'un Camp , & qui nez au bruit de la guerre de Meres aussi endurcies au travail que leurs Peres , n'ont presque point vu de Villes que pour les assieger ou les défendre , de Villages que pour les brûler apres les avoir pillés , ny d'Ennemis que pour les traiter aussi impitoyablement qu'ils traitent les Turcs , pour qui l'habitude de verser du

sang les a dépouillez de toute sorte d'humanité. Ils ne pouvoient estre plus avantageusement soutenus que par les vieilles Troupes de Lorraine, qui ayant appris leur Mestier sous leur defunt Duc, grand & rusé Capitaine s'il en fut jamais, n'estoient pas moins accoutumées qu'eux aux incendies & au pillage. On sçait mesme que c'estoit une necessité pour elles de chercher à vivre de rapines, puis qu'elles ont eu rarement une autre folde. Joignez à cela qu'ayant combattu par tout sous leur Prince, ou ayant esté loüées par luy à divers Etat, elles sçavent tous les Païs, & qu'ainsi il leur estoit aisé de ne faire point de fausses Marches. Il ne l'estoit pas moins à l'Armée des Cercles commandé par le

Prince de Saxe-Eisenach , de
montrer que les forces de tant
d'Etats qui la composoient ne
s'estoient pas inutilement unies.
Elle paroissoit redoutable , &
estant sur les bords de son Païs,
elle ne devoit manquer de rien.
Pour celle de Catalogne , ma
derniere Lettre vous a déjà
marqué l'état où elle se trou-
voit , quand les Espagnols pré-
tendants faire une grande di-
version de ce costé-là , eurent
amassé de nombreuses Troupes,
d'autant plus considerables ,
qu'elles estoient formées de la
plus grande partie de la No-
blesse de leurs Royaumes , qui
avoit abondance de toutes cho-
ses. Si vous me demandez ce
que ces quatre grandes Armées
ont produit , apprenez - le de
nos Ennemis , qui avoient eux-

mesmes qu'elles n'ont rien fait. Nous sommes si accoustumez à leur voir perdre tout le temps de la Campagne, que nous commençons à n'en estre plus surpris; mais qui viendrait d'un nouveau Monde, & apprendrait tout d'un coup que tant de forces ligüées de tous côtez contre le Roy, n'auroient ny empesché ses Conquestes, ny reparé leurs pertes par aucune entreprise avantageuse, on regarderoit les triomphes comme des triôphes fabuleux, ou l'on seroit persuadé que la Frâce seule est aussi puissante que le reste de l'Europe ensemble. Nos grands succès donnent assez sujet de le croire; mais quel que soit le courage de nos Troupes, & quelque prudence qui ait accompagné la valeur de nos Généraux, il a

fallu , pour les remporter , que le Prince dont les ordres font tout mouvoir , n'en ait jamais donné que de bons ; que le Ministre qui agit sous luy , les ait toujours fait executer à propos ; que la prévoyance n'ait manqué en rien ; que les vivres , que l'argent , que tout ait esté fourny juste ; & avec tous ces avantages , nous sommes encor obligez de reconnoistre qu'il y a eu quelque chose de plus qu'humain dans la conduite d'un Prince , dont le Ciel benit les armes , & dont il prend visiblement soin apres nous l'avoir donné. Cette verité vous sera sensible , quand vous ayant appris en peu de mots les rencontres des Partis , & les divers mouvemens de toutes les Troupes ennemies depuis ce que je

vous en écrivis la dernière fois, je vous auray fait remarquer que quatre grandes Armées ont moins fait pendant cette Campagne que la seule Garnison de Mastric. Voyez après cela si on n'a pas lieu d'admirer la France, le grand Prince qui la gouverne, les Ministres qu'il employe, les Commandans de ses Armées, ses Officiers, ses Soldats ; & de dire que si nous souhaitons la Paix, ce ne peut estre que par bonté pour nos Ennemis, puis que la Guerre nous est une continuelle occasion de Victoires.

Je reprens la Levée du Siege de Charleroy, dont j'ay de nouvelles particularitez à vous dire. A l'arrivée des Ennemis, M^r le Comte de Montal estoit à cheval hors de la Place pour les

164 LE MERCURE
observer. Il fit brûler quelques
Maisons écartées dont ils au-
roient pû se servir, & on acheva
une Demy-Lune & des Retran-
chemens palissadez à la teste de
deux Diguees. Il y en eut une
autre coupée. Les Assiegeans
couvrirent le Quartier du Prin-
ce d'Orange par quatre Redou-
tes. Jamais il n'y eut de Lignes si
éloignées d'une Place que cel-
les qu'ils firent. Monsieur de
Combron Ingénieur, qui s'étoit
chargé d'un Billet pour Mon-
sieur de Montal, trompa l'Ar-
mée ennemie, & la traversa à ve-
stu en Soldat d'un de leurs Re-
gimens. Ce Billet marquoit l'ar-
rivée de Monsieur le Marquis
de Louvois. On tira le Canon
de la Place pour faire connoître
qu'on l'avoit reçu. On y té-
moigna beaucoup de joye de la

venuë de ce vigilant Ministre, & toute nostre Armée fit éclater celle qu'elle en ressentit. Sa diligence, & celle que Monsieur le Duc de Luxembourg fit faire extraordinairement à ses Troupes, mirent l'épouvante dans le Camp des Ennemis. Monsieur Chéladet Capitaine du Regiment de monsieur de Montal, les alla reconnoître avec quarante maîtres. Il fut soutenu de quelques autres, & se retira apres la décharge qu'il fit sur une petite Garde. Les Assiegeans reprirent courage, & firent travailler à leurs Lignes avec grand empressement; mais cette ardeur leur dura peu. Leurs Bombes & leurs Boulets furent chargez dès le lendemain, ils firent partir leur Canon & leurs équipages, & pri-



rent le chemin de Bruxelles. Ils le prirent eux-mêmes un jour apres. M^r le Marquis de Montal Fils du Comte de ce nom , en fut avertir M. le Duc de Luxembourg & M. le Marquis de Louvoys. On ne pût joindre les Ennemis , parce que le Pont sur lequel ils avoient passé la Sambre se trouva défait. Les Mousquetaires de M. de Larriez & M. le Comte de Montal, avec les mousquetaires & les Grenadiers du Roy , les suivirent. Le Regiment de montal , & les Dragons, passerent au gué, mais ce fut inutilement , la peur leur avoit donné des aisles, & jamais Fuyards n'en eurent de si legeres. Leur Infanterie ayant passé le Piéton avec une diligence incroyable sur deux Ponts qui furent rompus , ils

gagnerent les Bois , & se mirent à couvert de la poursuite des Nostres. Ils avoient tenu Conseil de guerre avant que de lever le Siege , & trois choses leur en firent prendre la resolution. Ils avoient sceu le bon état de la Garnison & de la Place , & ne doutoient point que M^r de montal ne leur en disputât vigoureusement les approches. La difficulté de recevoir des Convois qui leur estoient coupez de tous costez les embarrassoit , & ils ne s'estoient pas attendus à voir si-tost arriver nos Troupes. On peut dire à l'avantage du Prince d'Orange , que jamais il n'a conclu à rien de si judicieux qu'à la Levée de ce Siege , auquel il ne pouvoit s'opiniâtrer sans faire perir son Armée. Dès qu'elle eut esté

resoluë par toutes les voix, on mit en délibération quelles Troupes seroient à l'Arriere-garde. Le Lieutenant General Chauvet, commandant celles de Brunsvic & d'Osnabrug parla le premier, & dit qu'il n'avoit ordre de les exposer que pour un Siege ou une Bataille. Le Commandant de munster s'excusa sur les mesmes raisons; & le Prince d'Orange ayant voulu engager le Duc de Villa-Hermosa à faire ce que les deux autres refusoient, il s'en défendit sur le peril où seroit le reste des Pais du Roy son maistre, si ses Troupes estoient défaites par les François. Comme ils ne pûrent s'accommoder qu'en tirant au Sort, il tomba sur le Duc de Villa-Hermosa. Le chagrin qu'il en eut lay fit imputer

imputer la Levée du Siege au Prince d'Orange. Ce Prince en fut piqué , & pour repousser l'injure , il luy dit assez fierement, *Que s'il avoit autant de François dans ses Troupes qu'en avoient eu ses Ancestres , il viendroit plus aisément à bout de ses entreprises.* Il eut raison de se fâcher, on l'insultoit apres luy avoir manqué de parole , en ne luy fournissant pas tout ce qu'on luy avoit promis pour le Siege qui causoit leur démeſlé. Cette dispute n'empescha pas ce Prince de proposer le Siege de Mastric ; mais le General Espagnol s'y opposa , & dit que l'Armée du Roy qui seroit libre pendant ce Siege , feroit de nouvelles Conquestes en Flandre. Cependant ces Generaux ne pouvant se résoudre à finir la

Campagne sans aucun exploit, attaquèrent la Ville de Binch. C'est une de ces Places qui n'étant point fortifiées, sont toujours aux moindres Corps de Troupes qui passent aux environs. Ils firent venir un mortier & du Canon, & n'eurent besoin que de quatre à cinq mille Hommes pour en forcer soixante & dix qui la gardoient. Ils la brulerent pour marque de leur victoire, & aussi-tôt messieurs le Duc de Villeroy, de Sourdis, & de Chamilly, furent commandez pour aller bruler les Fauxbourgs de Gand, en represaille de cet incendie. Cette particularité vous fait voir que les François ne font jamais rien qu'avec justice, & que s'ils se portent à quelque une des horreurs qui suivent la

Guerre , ils y sont toujours contraints par leurs Ennemis. Voicy comme se passerent les choses. M^r le Duc de Villeroy fut à peine entré dans le Païs de Vaës , que le Grand Bailly de Gand estant venu au devant de luy , l'assura du payement des Contributions dont ont étoit convenu l'année derniere, & luy demanda trois heures pour s'en acquiter. Sa demande luy fut accordée ; & M^r. de Villeroy , apres avoir attendu plus de temps qu'il n'avoit promis , fit mettre le feu à un Chasteau. Personne ne revint ; ce qui l'obligea à le faire mettre encor à un des Fauxbourgs de Gand , & enfin tout s'accorda par le retour du Bailly qui paya la somme arrestée. Pendant ce temps , plusieurs

H ij

172 LE MERCURE

Détachemens avoient esté faits pour empescher les courtes des Ennemis. M^r de Quincy estoit d'un costé, M. de S. Rhet d'un autre, & M. le Comte de S. Geran sous Ath, ayant ordre de s'avancer vers Valenciennes, si les Ennemis tournoient de ce costé-là. C'est ainsi que M. de Luxembourg prévoyoit à tout avec une vigilance merveilleuse. Il s'estoit avancé luy-mesme avec M. de la Cardonniere, à une demy lieuë de Bruxelles; & quoy qu'il n'eust pas dix mille Hommes avec luy, sa presence mit une telle épouvante dans cette grande Ville, que le Conseil des Bourguemestres s'y assembla aussi-tost. Quelques-uns d'entr'eux se croyant abandonnée des Espagnols, estoient d'avis qu'on dé-

putast à ce General, mais quatre mille Hommes des leurs qui se jetterent dans la place , leur firent changer de dessein.

Quoy que les Nostres eussent apperceu ces Troupes au delà de l'Escaut , il fut impossible d'aller à elles à cause de nos Ponts qui n'estoient pas prests. Cette course eut le succès qui l'avoit fait entreprendre , puis qu'elle divisa les forces des Ennemis. Il y eut quelques coups donnez. Monsieur le Comte de Soissons qui ne voit point de péril où il y a de la gloire à acquerir , y fit paroistre la boüillante ardeur qu'il ne manque jamais d'avoir dans ces sortes d'occasions ; mais son courage fut fatal à un Gentilhomme des siens qui le suit toujours de pres , & qui reçeut

un coup de mousquet à la jambe gauche, qui luy a cassé le petit os entierement, & le gros à moitié. Comme il est fort aimé, son malheur interessa les principales Personnes de l'Armée, & M. de la Cardonniere en particulier. Monsieur le Comte de Soissons qui l'estime, en fut touché sensiblement, & aida luy-mesme à le porter dans une Cabane de Païsans. Il l'y fit penser, & voyant que ses mouchoirs qu'il donna ne suffisoient pas, il déchira jusqu'à sa chemise pour le secourir. Comme vous estes bien-faisante & genereuse, je ne doute point, madame, que vous ne trouviez ce Prince aussi loüable par ces marques de bonté pour une Personne qui est à luy, qu'il vous le paroist par

tant de choses qui le rendent digne des grands Noms qu'il porte. Le Gentilhomme dont je vous parle est M^r de malou, qui dançoit d'un si bel air, & qui chante avec une si grande justesse. Il s'est distingué en mille endroits par ses bonnes qualitez, & on ne peut avoir plus d'Amis illustres qu'il en a, ny plaire à plus d'Amies raisonnables. Cet accident a touché icy beaucoup de Gens, & madame la Princesse de Carignan qui s'estoit privée de luy pour donner à monsieur le Comte de Soissons, son Petit-Fils, un Homme assuré qui ne l'abandonnast jamais, a fait paroistre assez ouvertement l'estime qu'elle en fait, par la douleur qu'elle a témoignée de sa blessure. Si Bruxelles a eu de la terreur

H iiii

176 LE MERCURE

d'un costé , Anvers a tremblé de l'autre. M^r de Rosamel ayant esté détaché par M^r de la Cardonnerie avec cent cinquante maistres pour aller sçavoir si les Ennemis n'avoient aucune Troupes en Corps, s'acquita de cet employ avec une bravoure singuliere. Il étoit obligé de passer devant un Fort qui n'est qu'à demy heure d'Anvers. Les Ennemis luy demanderent le *Qui vive* ? Il répondit , *Orange*. On s'informa de quel Regiment il estoit , il en nomma un ; & sur ce qu'on voulut sçavoir ce qu'il alloit faire , il dit qu'il estoit envoyé par le Prince d'Orange pour porter des nouvelles au Gouverneur d'Anvers. Il fut crû sur ses réponses , & les Ennemis l'ayant laissé passer , il arriva à

la Barriere de cette Ville. On luy fit les mesmes questions, & apres qu'il eut répondu les mesmes choses qu'il avoit dites à ceux du Fort, la Barriere luy fut ouverte. Il y entra, & fit tuer un Sergent avec trois ou quatre Soldats, & mettre le feu à quelques Batteaux qui estoient proches. La Ville fut alarmée. Les Habitans prirent les armes, croyant que cet Officier estoit suivy de toutes nos Troupes. Il se retira par le mesme chemin qu'il avoit tenu en venant, & demanda à ceux qui gardoient le Fort, s'ils ne vouloient rien mander au Prince d'Orange, ou à quelques Officiers de son Armée. Ils ne mirent aucun obstacle à son retour, & pour les en remercier, il rangea sa troupe en Esca-

H v

dron au dela du Fort, & par une salve fort gaillarde, il leur fit connoistre ce qu'il estoit. Les Ennemis ne sont venus à bout d'aucun de leurs desseins, quelque peu considérable qu'il ait esté. Ils vinrent ces derniers jours avec grande diligence pour couper M^r de Joyeuse qui commandoit un Corps séparé, assez éloigné de M^r de Luxembourg, mais ils reüssirent à leur ordinaire. Voilà jusqu'à aujourd'huy la Campagne de Flandre des Ennemis. Ils l'ont commencée par la perte d'une Bataille, continuée par de redoutables apprests & des menaces d'assiéger nos plus fortes Places, & finie par la prompte Levée du Siege de Charleroy. Le reste de la nostre a esté employé de ce costé-là, à faire

payer des Contributions à tout ce qui reste de Pais aux Espagnols , & à quelques endroits de celuy des Hollandois ; & ces Braves qui devoient tout prendre , sont contraints de séparer leurs forces pour couvrir ce qu'ils craignent que nous ne leur emportions. L'Armée de l'Empereur , toute formidable qu'elle estoit , n'a pas fait de plus grands progrès. Vous l'avez déjà veuë bien au delà de Mouson, Village sans Habitans, dont elle s'estoit emparée , & qu'elle fut obligée d'abandonner, poursuivie dans sa retraite, & faisant toujours quelque perte considérable. Elle a esté souvent réduite à s'arrester dans sa marche , par la crainte d'estre attaquée ; & ces vieux Soldats aguerris n'ont pas cru

H vj.

180 LE M E R C U R E
quelquefois estre en seûreté
dans leurs Quartiers. Ils rom-
pent leurs Ponts par tout où ils
passent , ce n'est pas chercher
le combat. Il est vray que le
dépît de se retirer apres tant de
fatigues inutilement souffertes,
leur a fait brûler des Eglises;
celle de Boymont en est une
preuve ; mais hors les incendies,
les moindres choses leur sont
difficiles. Ils n'ont osé atta-
quer la Petite-Pierre , ny Phals-
bourg. Ils ne peuvent aller en
Alsace si facilement qu'ils l'a-
voient crû. Ils cherchent à vi-
vre , & Monsieur le Marechal
de Créquy est toujours assez
pres d'eux pour faire avorter
tous leurs desseins. Il envoya
dernierement M^r d'Enonville
Colonel du Regiment des Dra-
gons de la Reyne , avec son Re-

giment , pour faire sortir du Chasteau de Dimerenken la Garnison qui estoit dedans. Comme elle refusa de se rendre, M^r le Marechal détacha deux cens Hommes d'Infanterie commandez par M^r de Courcelles , qui d'abord qu'il fut arrivé , leur fit entendre qu'il avoit deux mille Hommes de pied avec du Canon , & qu'il les feroit tous pendre s'ils résistoient. Cette adroite menace les étonna tellement , que sans examiner s'ils la devoient craindre, il mirent les armes bas, & se rendirent Prisonniers de guerre. Il y avoit plusieurs Païsans dans ce Chasteau , qui en sortirent avec la Garnison. M^r de Courcelles s'acquit beaucoup d'estime par cette conduite , & M^r le Marechal l'en loua fort.

en presence des Officiers Generaux. Les Ennemis avoient pris la route de cette Place, mais ils s'en retournerent, apprenans que nous en estions maistres. Ils s'épargneroient quelquefois bien des peines, s'ils se faisoient mieux instruire des choses. Un Lieutenant du Regiment d'Auvergne a défait une de leurs Gardes, tué cinquante Hommes, pris le Commandant, & emmené vingt-cinq Chevaux. Ils ont abandonné la Sarre & tous leurs desseins, & marchent dans un Païs ruiné. Il n'y a pas la moitié de l'Armée qui garde ses rangs. En arrivant, pour commencer leur Campagne, le Prince Charles avoit mis sur ses Guidons, *Nunc aut nunquam*. Vous sçavez, Madame, où vous le

devez sçavoir pour l'apprendre
à vos Amies, que ces trois mots
Latins signifient, *Maintenant*,
ou Jamais. Voicy une façon de
Rondeau qu'un Homme d'aussi
bonne humeur que spirituel, a
fait là-dessus..

Nunc aut nunquam est la
Devise

*Que nos Ennemis avoient prise,
Croyât tout ranger sous leurs Loix ;
Et cependant depuis six mois
Ils n'ont fait aucune entreprise.*



*Pour justifier un tel choix,
Il faudroit que sur les François
Quelque Place eust esté conquise,
Nunc..*



*Après que le plus grand des Rois
En plein Hyver en a pris trois,
Malgré la gelée & la bise,*

184 LE MERCURE
L'Allemand & le Hollandois
Doivent rougir de leurs Exploits,
Aut nunquam.

Je devrois vous parler icy des Armées de Monsieur le Baron de Monclar , & de celle des Cercles , à laquelle nous avons fait repasser le Rhin ; mais comme je ne vous en ay encor rien dit dans aucune de mes Lettres , je reserve à vous faire un Recit entier de cette Campagne dans ma premiere , afin que vous en appreniez en mesme temps le commencement & la fin. Quant à l'Armée de Catalogne , le repos des Ennemis vous fait mieux voir que tout ce que je vous en pourrois dire , qu'il faut qu'ils ayent esté bien batuz , puis qu'apres avoir amassé tant de forces , ils n'ont

rien entrepris depuis l'avantageuse Retraite de Monsieur le Duc de Navailles, Voyez, Madame, par ce détail, si je n'ay pas eu raison d'assurer que la seule Garnison de Mastric avoit plus fait que tant de milliers d'Hommes. Elle a brûlé des Villages dans le País d'Elfe, appartenant au Duc de Neubourg. Elle en a brûlé dans celui de Juliers, avec les Villes de Zittard & de Tongres, en reprefailles de Mouson ; car, comme je vous l'ay fait remarquer d'abord, les François repoussent, mais ne commencent jamais l'insulte. M^r de Melac Colonel de Cavalerie, a mis aussi le feu à trois Chasteaux des environs de Zittard, sans que le Major General Spaën qui commande un Corps d'Al-

Lisez la Page folio 86. & 87. oy-continue.

Capitaine d'Ohier de Dieppe, appartenant à divers Particuliers, & sur tout au Sieur Rouxel de la mesme Ville. On l'avoit destiné pour les Indes. Sa charge montoit à cinquante mille écus, & le Bastiment en vaut trente mille. Son bonheur voulut qu'il vint échouer devant le petit Fort, & que cinquante jeunes Hommes qui s'y jetterent aussitost, se joignirent à ceux de l'Equipage. M^r le Duc de S. Aignan avoit donné le commandement de ces cinquante Hommes de Fécam à M^r Godefroy, qui est un tres-brave Soldat, & qui fit des merveilles en cette occasion. Cependant les cinq-Frégates ayant le Pavillon François, tirèrent environ cent coups de Canon à ce Vaisseau, & comme c'es-

liez formé seulement pour s'opposer à la Garnison de Mastric, ait pû l'empescher ny rompre ses Partis qui reviennent tous les jours chargez de butin. Tout le Païs de Juliers & de Gueldres l'apprehende, & celui de Cologne est d'accord avec elle pour les Contributions.

Les Rencontres de Mer ne nous sont pas moins glorieuses que les Attaques de terre. Il y a dix ou douze jours qu'une Escadre d'Ennemis parut devant Fécam, composée de cinq Frégates Ostendoises de 36. de 34. de 28. de 24. & de 18. Pièces de Canon. Elles chassoient un Vaisseau nommé le S. George, de 200. Tonneaux, de 22. Pièces de Canon, & de 120. Hommes d'équipage, commandé par le

toient tous Boulets à deux têtes , ils couperent force cordages ; & force Maneuvres avec l'Echelle, donnerent huit coups dans le corps du Bastiment, emporterent la cuisse à un Matelot, & percerent quelques Maisons des coups qui échaperent. Ces Frégates tinrent en suite une espece de Conseil, apres lequel remettant le Pavillon d'Espagne , elles revinrent furieusement à la charge , & quasi à la portée du Pistolet. Le combat dura cinq heures , & elles tirent du moins cinq cens coups de Canon , & deux mille de Mousquet , pendant que ceux du Vaisseau les attendoient à l'abordage , le Sabre à la main, & que deux pieces de Canon, seules en état de cinq qui sont dans le Fort, leur tirerent cent

cinquante coups. Leur Amirale & l'autre grande de 34 furent percées de cinq ou six coups à l'eau, ce qui les obligea de quitter le Combat l'une apres l'autre, & d'estre longtems sur le costé pour reparer leur dommage. Tout le monde fit son devoir par les ordres de M. de Longueil, qui, quoy que malade, fit tres-bien de faire défendre le Vaisseau avant l'arrivée de M. de S. Aignan, lequel ayant appris cette nouvelle, & jugeant par le lieu où les Frégates demeuroient, qu'elles ne manqueroient point de revenir avec la marée, partit du Havre, gagna Fécam toute la nuit, & en y arrivant le matin, apperçut les deux grandes Frégates sous voile qui revenoient vers le Vaisseau. Comme le péril

ne l'a jamais étonné, il y monta par les cordes du dehors, & les Ennemis s'estant approchez peu à peu, ils se tinrent encor quelque temps à la veuë de Fécam, & disparurent tout-à-fait en suite. Alors M^r de S. Aignan, qui vouloit braver les Ennemis dans leur retraite, opina à remettre le Vaisseau à flot, & à ne leur point cacher sa route. Apres qu'il eut tiré tout son Canon par son ordre, il mit à la voile sur les huit heures du soir, & ce Duc ayant repris le chemin le long de la Coste, arriva au pointdujour au Havre en mesme temps que le Vaisseau. Jugez, Madame, de la joye des Interessez, & du Capitaine qui le croyoient perdu sans ressource. Tous ceux qui ont eu part à cette Action, en ont re-

ceux beaucoup de loüanges, Mr l'Abbé de Cossé, Gentilhomme de Marseille, & Frere d'un Capitaine de Cavalerie du mesme nom, entra dès le soir dans le Vaisseau pour partager le plaisir & la gloire de cette défense. On a sceu d'un Capitaine Anglois arrivé depuis cette Attaque, qu'il avoit rencontré les cinq Frégates avec leurs Maneuvres en grand desordre, sur tout l'Amirale, qui avoit plusieurs coups à l'eau, tout son Arriere brisé, & force Gens hors de combat. Les Ennemis luy ont dit que ce qui leur avoit fait conclure leur retour, estoit qu'ils avoient connu les Gardes de M. de S. Aignan, & que s'estant apperceus avec leur longue veüe, qu'il montoit luy-mesme dans le Vaisseau, ils

s'estoient bien imaginez qu'on n'oublieroit rien pour sa défense. Ce témoignage est bien glorieux pour ce Duc, qui joignant la liberalité à tant d'autres vertus qui l'accompagnent, ne se contenta pas de récompenser ceux de l'Equipage par des loüanges, mais leur donna de l'argent pour s'estre si dignement acquitez de leur devoir. Ce fut là-dessus qu'un agreable Esprit de Fécam fit ces deux Vers, en parlant de luy à luy-mesme.

*Il les mit en état de ne traindre
plus rien,*

*Et les récompensa d'avoir sauvé
leur Bien.*

Les principaux Interressez ont esté ravis de la maniere dont ce Duc s'est pris pour sauver leur Vaisseau contre toute apparence,

parence , & meſme contre leur attente.

C'eſt vous entretenir trop long - temps de Guerre. Je change de matiere , & paſſe à un Sujet de Procès qui eſt arrivé icy depuis peu , & qui vous paroitra aſſez extraordinaire. Un Gentilhomme paſſant à pied dans la Ruë avec deux Laquais , ſe ſentit couvert d'eau qu'on luy jetta tout-à-coup d'une Fenêtre. Il leva les yeux en haut pour voir l'Auteur de l'inſulte , & apperçut un gros Singe qui ayant pris plaifir à l'arroſer , prétendoit encor ſe divertir à luy caſſer la teſte d'un Pot qu'il tenoit. Le Gentilhomme évita le coup en reculant , & ne fut pas moins chagrin de la méchante odeur que contracterent ſes cheveux

Tome VII.

I

en un moment, qu'il avoit esté surpris de la subite inondation. Les Laquais qui mirent leur honneur à vanger leur Maître, ramassèrent les débris du Pot, & pensant les jeter contre ce malicieux Animal qui faisoit des gambades en grinçant les dents, ils les jetterent malheureusement de travers contre un grand Miroir qui estoit attaché à côté de la Fenestre. La Maîtresse du Logis entroit alors dans sa Chambre. Elle estoit superstitieuse & avare. Le bruit du coup l'instruit de sa perte, & un Miroir cassé la fait souffrir doublement. Elle crie au meurtre. Grande rumeur dans le voisinage. Son Cocher sort avec trois Laquais armez de tout ce qu'ils peuvent rencontrer ; ils donnent sur ceux du Gentil-

homme, qui se croit obligé de les secourir. L'un est renversé par terre, l'autre à le bras percé d'une Broche, & l'Epee du Maistre auroit peut-estre eu peine à le garantir luy-mesme des longues Armes qu'on luy opposoit, sans un vieux Conseiller qui les separe, & qui interpose son autorité pour prendre connoissance de l'affaire. La Dame qui sçait que le Gentilhomme luy parle, vient promptement luy porter sa plainte. Elle ne demande pas seulement qu'on luy paye son Miroir cassé, elle veut qu'on luy réponde de tout ce qui luy doit arriver de sinistre apres un accident de si triste augure. Le Gentilhomme de son costé n'a pas de legeres prétentions. Outre son Laquais percé de la Broche, qu'il faut

qu'on luy rende sain & sauf, il soutient qu'on luy doit faire raison de l'infection de sa Chevelure. Le Conseiller les écoute, & sans vouloir prononcer, quoy qu'ils le fassent Arbitre du différend, il porte la Dame à se consoler de son Miroir, & le Cavalier à se mettre en frais d'Essences pour reparer le désordre de ses cheveux. Je ne sçay si la Dame qui est un peu obstinée, en voudra demeurer là, mais je croy qu'en bonne justice le Singe devroit estre condamné aux despens. Cependant le Gentilhomme s'est diverty de son aventure, en l'écrivant à une Dame qu'il estime tres-particulièrement. On peut croire que cette estime va loin, & que l'intelligence est forte entr'eux, puis qu'il luy a envoyé

son Portrait comme un préservatif assuré contre le chagrin de son absence. Il s'est fait peindre avec une Couronne sur la teste, pour avoir lieu de luy protester galamment qu'il n'en veut une que pour la mettre à ses pieds. La Dame en seroit fort digne, ayant de la beauté, de l'esprit; & assez de naissance, pour n'estre pas embarrassée du rang où un semblable présent la mettroit. Je crains bien pourtant que ce Portrait envoyé ne fasse une Affaire au Gentilhomme, car le Paquet fut ouvert en presence d'une Dame d'un fort grand merite, à qui ses hommages n'ont point déplû, & qui le considerant assez pour luy avoir dit souvent qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, aura pû se chagriner de ce qu'il semble

qu'elle ne soit pas la seule maîtresse de son cœur. Ce Procès devroit estre plus redoutable au Cavalier que celui du Singe. La chose le regarde. C'est à luy d'y mettre ordre. Il a de l'esprit, & comme il entend fort bien raillerie, je ne doute point qu'en matiere de vœux partager, il ne trouve moyen de la faire entendre aux autres.

Le mariage de mademoiselle Ricouart d'Erouville, dont le merite est connu, ayant esté arresté avec M. de la Levretiere Gouverneur de Condé, elle y fut menée au commencement de ce Mois, accompagnée de plusieurs Dames de ses Amies. Il vint au devant d'elle avec cinquante Officiers, & deux Compagnies de Dragons. Elle entra à Condé au bruit du Ca-

non, toute la Garnison estant sous les armes, & les Hayes jonchées de fleurs. Elle fut haranguée par les Officiers de la Ville, & par le Doyen à la teste de son Chapitre, & mariée dès la nuit même dans la Chapelle de M. le Gouverneur. C'est un Homme qui a tres-bien servy: Il est fort bien fait de sa personne, a beaucoup d'esprit & de complaisance, un grand Equipage, & une tres-bonne Table.

De Condé je retourne encor à Nimégue, où mille plaisirs nouveaux délassent tous les jours ceux qui prennent le soin des grandes Affaires qui s'y traitent. Les filles de M^r le marquis de Spinola, avec les Dames de leur suite, y reciterent dernièrement un Opéra en Italien.

Tous les Ambassadeurs , les Ambassadrices , & tous ceux qui ont caractere de ministre, s'y trouverent, à la reserve des Ambassadeurs de Brandebourg & de Hollande. Si j'apprens des particularitez de ce Divertissement , je ne manqueray pas de vous en faire part.

Je quite la plume, car à moins de prendre cette résolution tout-à-coup , je voy bien que je ne finirois pas. J'attens le retour du Roy , pour vous faire un Journal entier des Divertissemens de Fontainebleau. Je vous le promets si rempli , qu'il sera nouveau en beaucoup d'endroits pour ceux-mesmes qui ont toujours esté sur les lieux. J'y joindray un *Adieu aux Muses*, dont je suis certain que vous serez tres-contente , aussi-bien

que de quantité d'autres Pieces & d'agreables Histoires, que la grosseur de ma Lettre m'empesche de vous envoyer aujourd'huy. Pour vous consoler de ce retardement, vous trouverez dans mon Paquet la Seconde Partie de l'Heroïne mousquetaire. Je sçay que c'est vous faire un present que vous aimerez. Puis que la premiere vous a tant plu, celle-cy ne vous doit pas moins divertir. Il y a des choses tres-finement tournée, & l'Auteur ne se peut tirer avec plus d'esprit qu'il fait des matieres qui sont un peu délicates. Tout ce qui regarde la Baronne de Saint Sauveur, est fort plaisamment écrit; & de la maniere dont les Avantures de Christine-Saint-Aubin sont traitées, on n'a pas

101 LE MERCURE
à souhaiter qu'elles finissent si-
tost. Réponse, s'il vous plaist,
sur l'explication que vos Amies
auroient donnée à l'Enigme que
je leur propose.

A Lyon, ce 5. Octobre 1677.

TABLE DES MATIERES.

L'Amour Commode.
Histoire de la fausse Proven-
çale.

Le Roy donne à Monsieur le Mar-
quis de Montanegre l'agrée-
ment de la Lieutenance de Roy
de Languedoc.

Histoire de l'Enfant Ours.

L'Horloge des Amans.

Compliment de Monsieur de Rou-
bin de l'Académie Royale d'Ar-
les, à Messieurs de l'Académie
Françoise, en leur présentant
des Estampes de l'Obélisque éle-
vé à la gloire du Roy dans la
Ville d'Arles.

Académie de beaux Esprits établie
à Turin par Madame Royale.

Autre Académie des Exercices du
Corps, établie par la mesme.

T A B L E.

Enigme.

Ballade.

Histoire du Faux Milord.

Le nouveau Grand Visir veut introduire de nouvelles manieres de recevoir les Ambassadeurs, dont il ne peut venir à bout.

Collation Inromptu.

Reproche de n'aimer point assez.

Confitures données.

Passion naissante.

Histoire de l'Amant Cocher.

Vers Irreguliers pour le Roy.

Particularitez d'un Régál donné à Nimegue par Monsieur le Comte d'Avaux Plenipotentiaire de France.

Compliment fait au Roy par l'Académie Françoisé, Monsieur Quinaut Directeur de cette Compagnie portant la parole.

Le Roy donne au Fils de feu M. le

T A B L E.

*Comte de Cossé la Charge de
Grand Pannetier de France,
Monsieur le Marquis de Foix est
reçu Chevalier d'Honneur de
Madame.*

*Monsieur de Matignon preste Ser-
ment entre les mains de Sa Ma-
jesté pour la Lieutenance de Roy
de Normandie.*

*Mort de M. le President de Mai-
sons.*

Mort de Madame de Puisieux.

*Tout ce qui s'est passé dans l'Aca-
démie Françoisé le jour de la
Distribution des Prix, avec plu-
sieurs particularitez qui regar-
dent l'Education de Monsei-
gneur le Dauphin, & les gran-
des qualitez de ce Prince.*

*Inpromptu de M. le Duc de S. Ai-
gnan à M. le Dauphin, sur le
Chasteau de S. Germain gravé
par ce Prince.*

T A B L E.

*Autres Vers de M. de Tierceville
sur le mesme Sujet.*

Suite des Nouvelles de la Guerre.

*Rondeau sur la Devise que le Prince
Charles fit mettre sur ces
Guidons en approchant de Mets.*

*Une Escadre de 5. Fregates Osten-
doises attaque devant Fécamp
un Vaisseau Marchand estimé
quatre-vingt mille écus. Il est
sauvé par les bons ordres de M.
le Duc de S. Aignan.*

Histoire du Singe.

*Mariage de Mademoiselle Ri-
cœur d'Errouville, & de M. de
la Leuvelière, Gouverneur de
Condé.*

*Opéra représenté à Nimègue par
les Filles de M. le Marquis de
Spinola.*

Fin de la Table.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en son Conseil, VILLET : Il est permis au Sieur DAM de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé le MERCURE GALANT, en un ou plusieurs Volumes, pendant le temps de dix ans entiers, à compter du jour que chaque Volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et defences sont faites de contrefaire lesdits Volumes, à peine de six mille livres d'amande, ainsi que plus au long il est porté esdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté le 27. Février 1672.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Ledit Sieur DAM a cédé son droit de Privilege à THOMAS AMAULRY, Libraire, suivant l'accord fait entr'eux.

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le cinquième jour de chaque Mois, sans aucun retardement.



